

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

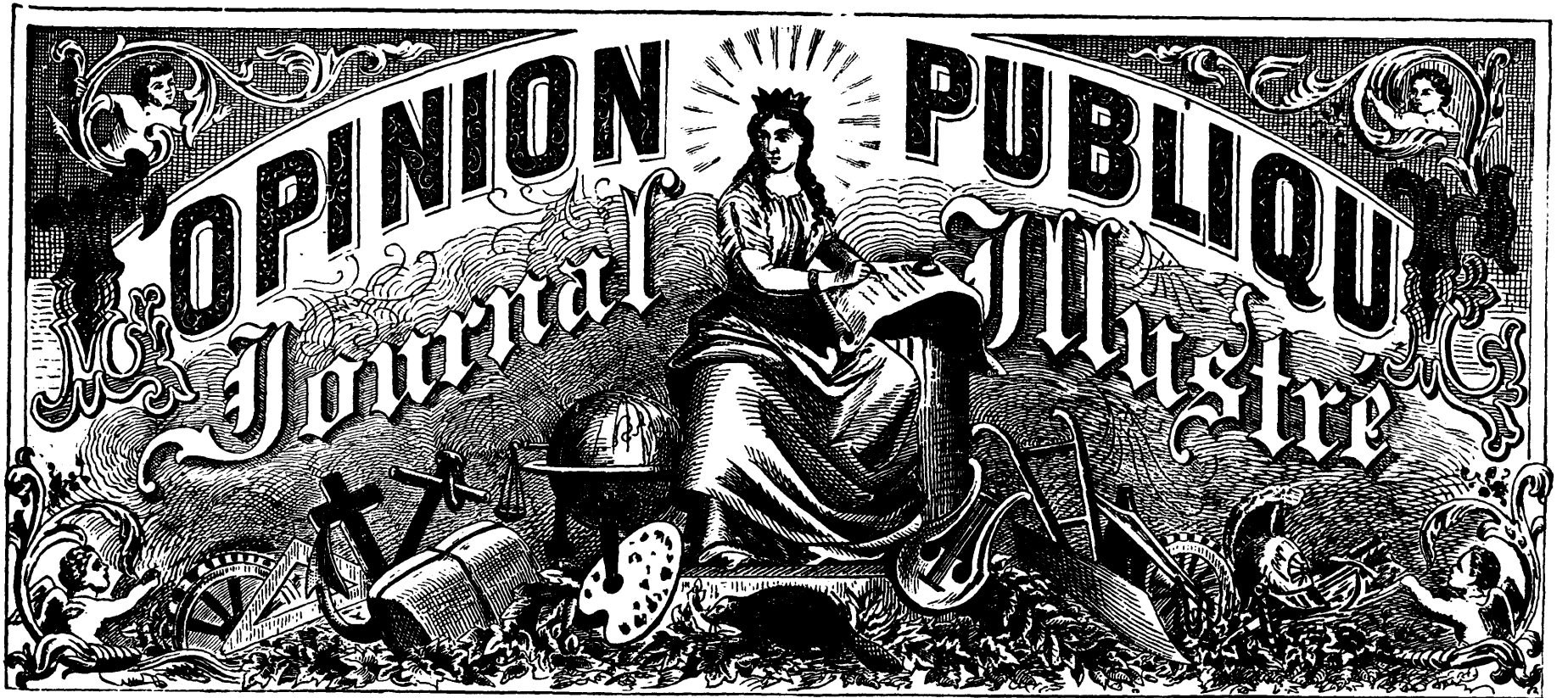
L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e.: autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.▲

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.



VOL. I. — No. 44.

MONTREAL, JEUDI, 3 NOVEMBRE, 1870.

ABONNEMENT \$2 50  
PAR NUMERO 5 CENTIMS.

AVIS.

La semaine prochaine, notre Agent, Mr. Edouard Dorion, collectera dans les quartiers St. Jacques, Ste. Marie et St. Louis.

L'OPINION PUBLIQUE.

LUNDI, 31 OCTOBRE, 1870.

Le portrait et la biographie de Mgr. Plessis paraîtront dans notre prochain numéro.

LE NORD-OUEST.

Un ami du journal veut bien nous communiquer le remarquable article que voici : —

La question du Nord-Ouest continue à passionner les esprits, et si l'agitation qui règne aujourd'hui dans les deux Provinces de Québec et d'Ontario se continue longtemps, on ne sait pas trop comment cela pourrait finir.

Les dernières nouvelles, sans avoir la gravité que les pessimistes avancés se plaisent à leur attribuer, sont loin d'être absolument satisfaisantes. La révolution pourrait bien se continuer encore longtemps, quoique nous nous refusions à croire à une nouvelle insurrection à main armée. Avant d'arriver à une parfaite réconciliation entre les deux partis qui, durant tout l'hiver dernier, se sont réciproquement menacés de la balle et de l'échafaud, il pourrait s'écouler encore plusieurs mois, et dans une population comme celle de Manitoba, de cette réunion d'animosités individuelles peut surgir tout-à-coup une catastrophe.

La légalité a toujours été un peu négligée dans le Nord-Ouest, et quelques mois ne suffisent pas pour faire plier devant la lettre du statut une population qui n'a jamais compté que sur elle-même, pour la sauve-garde de ses intérêts personnels et publics.

La question du Nord-Ouest, pour le Canada, se rattache à une politique un peu nouvelle; il y entre une nuance de droit international auquel nous ne sommes pas habitués, et il ne faut pas s'étonner si l'opinion publique s'aventure un peu à tâtonner dans les nombreuses complications dont nous avons entendu les récits, et dont nous avons même été un peu les victimes. D'ailleurs, à la distance où nous sommes placés, et connaissant aussi peu la population qui fait l'objet de nos craintives préoccupations, il est tout naturel que les esprits ne prennent pas tous la même direction.

Il est un point, heureusement, sur lequel tout le monde paraît s'accorder; c'est sur l'heureuse inspiration à laquelle le gouvernement a obéi en envoyant l'hon. M. Archibald à Manitoba, comme gouverneur. On avait en lui un homme habile, conciliant, fermement décidé à rendre justice en tout et à tous.

Mais on se demande s'il aura la force de mettre à exécution ses bonnes intentions, et si les difficultés ne seront pas plus fortes que son courage et sa bonne volonté. Il existe, à la Rivière Rouge, deux partis extrêmement excités l'un contre l'autre; la religion, la nationalité sont en cause, le tout compliqué de persécutions récentes et de rancunes particulières vivaces. L'arrivée d'un nombreux contingent haut-canadien aveugle par le fanatisme n'a pas peu contribué à empirer la position, et la mort

de Goulet a fait craindre un instant une rupture prochaine.

Quelques esprits effrayés de ces tristes symptômes, demandent à grands cris une amnistie complète pour tous les actes commis durant l'hiver dernier.

Ils croient que si les chefs du gouvernement pouvaient même prendre le poste qui leur convient dans la nouvelle organisation, tout serait au mieux, et que le gouvernement parlementaire de Manitoba marcherait comme sur des roulettes. De là, naturellement, surgissent de vigoureuses récriminations contre le gouvernement, qu'on accuse d'avoir promis ce qu'il ne peut plus ou ne veut plus tenir.

Et qu'on remarque bien qu'il ne s'agit pas ici d'une pure question ministérielle; il y a un intérêt national, pour toute la Puissance à démontrer qu'il a agi avec bonne foi, dans tout le cours des négociations, et que jamais il n'a eu l'intention d'entrer à Manitoba comme dans un pays conquis; il doit être en position de prouver que toutes les formes constitutionnelles ont été respectées, et que la loi a eu son exécution dans chacune de ses dispositions.

En refusant d'accepter l'annexion des Territoires du Nord-Ouest, en Décembre dernier, le gouvernement s'est soustrait à la responsabilité de tous les événements dont cette contrée a été le théâtre durant l'hiver; la mort de Scott, les saisies commises au préjudice de la Compagnie de la Baie d'Hudson et des citoyens lui sont parfaitement étrangères, et on ne peut pas plus l'obliger à punir les coupables qu'à la restitution envers les spoliés. Le gouvernement impérial seul a droit de statuer à cet égard.

Que dirait-on aujourd'hui, s'il prenait envie au Ministre de la Justice d'envoyer ses ordres à Terre-Neuve, ou à l'Isle du Prince Edward sous prétexte que ces Provinces prendront leur place prochainement dans la Confédération canadienne? La position est absolument la même pour les Territoires du Nord-Ouest.

On dit bien que le gouverneur-général aurait pu faire des suggestions au Ministère des Colonies; c'est possible, mais il ne peut faire une pareille démarche que sous sa responsabilité personnelle; il ne peut pas engager le ministère, et celui-ci aurait tort, au point de vue de la constitution et de sa position vis-à-vis de la représentation nationale, de s'immiscer dans une série d'affaires qui ne le regardent pas, et de se créer des difficultés, pour le plaisir de pouvoir—peut-être—les renverser plus tard.

Il est bien facile pour un journaliste tranquillement assis à son bureau, de déclarer que l'amnistie aurait certainement pour résultat d'effacer le passé et de faire disparaître toutes les difficultés et d'ouvrir une nouvelle ère d'harmonie et de prospérité dans les territoires du Nord-Ouest, et dans toute la Confédération; mais il suffit d'étudier les faits un peu sérieusement pour se convaincre que ces espérances sont considérablement exagérées.

D'abord, l'amnistie n'est demandée que pour le bénéfice de deux ou trois des anciens chefs de l'insurrection; tous les hommes de Riel sont tranquillement retournés à leurs occupations, sans avoir rien à craindre des autorités; au contraire, celles-ci se sont engagées à donner toute la protection dont elles peuvent disposer; bien plus que cela, Riel lui-même a droit à la même protection, et rien ne fait croire qu'elle lui serait refusée.

Quelques particuliers ont fait quelques démarches pour le faire arrêter, c'est vrai, mais on n'a pas tenté de mettre

à exécution les mandats d'arrestation. Il paraît que Riel s'en occupe si peu qu'il assistait dernièrement à la messe, à St. Norbert, à trois lieues du Fort Garry; quelques jours auparavant, il suivait le corps de Goulet jusqu'à la porte de l'église.

On ne pourra pas dire, après cela, que les autorités judiciaires tiennent à l'arrestation et au procès des chefs de l'insurrection.

Cependant, nous comprenons que, même en admettant que Riel ne puisse pas être condamné, bien plus, que les autorités ne veuillent pas ou ne puissent pas instruire son procès, il est toujours assez ennuyeux pour lui d'avoir cette épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête; mais est-il le seul qui ait été soumis à de pareils désagréments? Le gouverneur Eyre a été traîné de tribunal en tribunal, durant des mois entiers, pour avoir étouffé dans le sang de ceux qu'il croyait coupables les germes d'une insurrection qui pouvait faire perdre une colonie à la Grande Bretagne. Lord Napier a failli avoir le même sort, pour avoir brûlé Magdala, et les cris de ses accusateurs ont été étouffés non pas par une amnistie mais par l'enthousiasme de la nation entière.

Chacun peut avoir son opinion sur la justification des actes de Riel durant l'hiver dernier, ce n'est pas une question à discuter maintenant; le passé est passé, et ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de l'oublier. Nous avons assez de l'avenir pour nous occuper, et sur ce point, la conduite du gouvernement doit être appréciée sans passion, sans parti-pris, au seul point de vue de l'honneur national. Il ne faut pas qu'on puisse dire que le gouvernement canadien a manqué à son devoir ou à l'honneur.

La population de Manitoba depuis la session n'a pas fait preuve de trop de défiance vis-à-vis du gouvernement, et il faut encourager ses bonnes dispositions. M. Archibald est disposé à faire son devoir, et il le fera, qu'on en soit bien persuadé.

Quant aux brouillons qui voudraient recommencer la révolution de l'automne dernier, ils ne réussiront certainement pas: ils ont affaire à une population trop pacifique et trop remplie de bon sens pratique pour qu'elle se laisse ainsi aveugler par des rancunes sans résultat appréciable pour le pays.

Il pourra se produire de tristes et regrettables incidents, du genre de celui qui a causé la mort de l'infortuné Goulet, mais il ne faut pas leur donner plus de portée politique qu'ils n'en ont réellement. Une révolution ne se termine pas du jour au lendemain, et les animosités personnelles qui en résultent doivent se manifester de quelque manière; l'important, c'est que la loi soit exécutée, et que les coupables soient punis, c'est le moyen de mettre fin à tous les excès.

L'application de la loi, avec fermeté et indépendance, à l'égard des auteurs de la mort de Goulet, vaudra bien mieux pour sauvegarder Riel, qu'une amnistie, qu'on le croie bien.

Les élections vont avoir lieu bientôt, et Riel sera très-probablement élu, sinon à la législature locale, du moins à la chambre des Communes, et il pourra venir y siéger en paix. Cette élection devra être bien vue de tout le monde, afin d'avoir sa version officielle des événements, et afin qu'il puisse être jugé par ses pairs. Il a accepté une immense responsabilité; tout le monde, même et surtout ses adversaires, doivent désirer d'entendre sa justification. Il faut aussi qu'il démontre que sa popu-

lation était digne des droits et des privilèges qu'il a demandés en leur nom, et qui ont été accordés par la constitution de Manitoba,

En même temps, la législature de Manitoba pourra demander une amnistie si elle le juge à propos, et nul doute qu'elle lui sera accordée immédiatement—alors la révolution de Winnipeg sera tout-à-fait terminée, et la population de la Rivière Rouge devra alors dire que le Canada et la Métropole l'ont traitée avec une libéralité qu'on chercherait en vain dans l'histoire des autres colonies anglaises.

#### COURRIER D'ONTARIO.

Il n'y a plus à se le cacher, nous avons des ennemis, des ennemis ardents, acharnés, à langue de vipère, qui ne perdent pas la moindre occasion de nous confondre, soit par la médisance, soit par la calomnie.

Il y a des cœurs bien pervers, des âmes bien viles, en cette vallée de larmes. Car enfin, Ottawa est une ville si douce, si gentille, si bon enfant qu'il faut être rebelle à toute sympathie, à tout bon sentiment, pour lui faire le moindre chagrin.

Or, qu'arrive-t-il pourtant? Il arrive qu'on s'en va répétant tout haut, dans les journaux de Montréal, dans les gazettes de Québec, et partout où se publie un carré de papier plus ou moins public, qu'Ottawa, qui est une cité-capitale, dont la sensibilité est aussi délicate que celle d'aucune ville qui soit au monde, n'a pas même eu soupçon du tremblement de terre de l'autre jour. Pour qui donc nous prend-on? Est-ce qu'on nous confond avec le petit bourg de Kingston, qui, lui, se vante de n'avoir pas eu connaissance de ce phénomène étourdissant?.....

Détrompez-vous, gens de Montréal et de Québec; quand un tremblement de terre vous est octroyé, nous en avons notre part, et notre bonne part,—puisqu'au dire d'une personne ordinairement bien renseignée, la secousse n'a pas dû durer ici moins de vingt minutes.

—Vingt minutes, me direz-vous, c'est probablement un peu fort?.....

C'est justement, lecteurs, ce que je me permets de faire observer à cette Dame; aussi ai-je obtenu des concessions, de très-larges concessions, si bien qu'au bout du compte, il ne s'agissait plus que d'une légère oscillation de cinq à six secondes.

—Ah! les femmes, comme elles se complaisent dans l'exagération; mais ce n'est pas une raison pour les prendre en grippe.

Mais si d'une part on nous a refusé le bénéfice de l'expérience dans la question du tremblement de terre, on nous a, d'un autre côté, présentés au public comme si précoces sous d'autres rapports, que notre réputation toute entière finirait par crouler sous le ridicule, si je ne mettais bon ordre à ces railleries de mauvais aloi.

Un matin donc de la semaine dernière, un de mes confrères de Montréal qui avait mal dormi, a cru voir dans les dépêches de nuit qu'il était tombé de la neige à Ottawa, la veille ou l'avant-veille. Vous pensez bien qu'il ne perd pas une aussi belle occasion d'élever un véritable monument de fait divers en l'honneur d'un événement aussi extraordinaire.

Il fut donc annoncé à la bonne ville de Montréal par une de ses feuilles périodiques les mieux informées, que, le jour précédent, la capitale de tous les Canadas avait été favorisée d'une tempête de neige. Le mot tempête n'y était pas en toutes lettres, mais on le devinait, on le pressentait, rien qu'à l'allure de la nouvelle-à-la-main.

Et il va sans dire que les journaux de Québec, de St. Hyacinthe et d'ailleurs, ne parlent plus que des cinq ou six pouces de neiges qui ornent les trottoirs de la ville d'Ottawa.

Eh bien! Messieurs et chers confrères, vous n'êtes pas des enfants, auxquels ont fait gober toute sorte de contes plus ou moins extravagants. Il n'est pas tombé une seule parcelle de neige à Ottawa, depuis l'hiver dernier. Lorsque la neige vient à nous, elle vient régulièrement, officiellement, et ne nous tombe point comme cela par aventure, au beau milieu du mois d'octobre. Ottawa est une ville qui se respecte trop, et qui a trop le goût des adresses,—ce qui suppose un grand fond de gravité,—pour que la température le prenne avec elle sur ce ton de familiarité singulière, pour ne pas dire déplacée....

Qu'on se le dise.

Puisque nous sommes sur le sujet, on me permettra bien, j'espère, de dire quelque chose des tremblements de terre—Les tremblements de terre sont beaucoup plus fréquents qu'on ne le croit généralement, car il ne se passe peut-être pas de jour, dit M. C. Prevost, sans qu'un point quelconque de la surface de la terre ne soit agité par des secousses plus ou moins violentes qui ont leur source dans le sol même. On sait ce que produisent parfois de tels mouvements; des contrées étendues sont bouleversées de fond en comble, des montagnes s'écroulent et s'abîment, tandis que d'autres semblent s'élever du milieu des plaines; des villes florissantes sont détruites, des milliers d'hommes et d'animaux périssent; la mer agitée submerge les plages qu'elle laissait précédemment à nu, et, quelquefois, dans le même temps, elle abandonne pour toujours des parties de son fond.

Très-souvent, dit l'encyclopédie du 19e siècle, les tremblements de terre les plus forts ont lieu subitement, sans être annoncés par aucun bruit ou tout autre signe; quelquefois, au contraire, ils sont précédés et accompagnés de bruits sourds et profonds et de changements dans l'état de l'atmosphère. Presque toujours une secousse est suivie d'une ou plusieurs autres secousses qui se succèdent à quelques secondes ou minutes d'intervalle; ces secousses, qui généralement ont lieu dans une direction constante, se renouvellent, dans une même localité, pendant des jours, des mois et des années entières.

L'année 1755 est célèbre par le grand tremblement de terre qui détruisit la ville de Lisbonne, capitale du Portugal, et renversa Maroc, ainsi que d'autres cités du nord de l'Afrique. Ce tremblement de terre fut aussi ressenti en Irlande, au Groënland et jusque dans le nord de l'Amérique.

En 1783, un autre tremblement de terre bouleversa la Calabre; le sol fut coupé par des crevasses de plus de cent mètres de large sur un mille de long; des maisons et leurs habitants disparurent dans des gouffres de deux ou trois cents

pièdes de profondeur; de ces cavités sortirent des eaux boueuses, et il en résulta des lacs, tandis que, sur d'autres points, des cours d'eau barrés par des éboulements ou par des parties relevées du sol, s'accumulèrent dans des bassins nouveaux plus ou moins étendus, qui, se vidant après avoir rompu leurs digues, ravagèrent les contrées inférieures.

En 1843, un tremblement de terre a violemment secoué les îles des Antilles. La ville de la Pointe-à-Pitre, alors la plus peuplée et la plus riche de la Guadeloupe, a été instantanément renversée de fond en comble.

Ce tremblement de terre dura soixante secondes. Un instant fugitif, un rien, à peine le temps d'allumer un cigare, de serrer la main à un ami, et cet instant, ce rien suffit pour ravager une ville entière, l'incendier sur tous les points, anéantir une population nombreuse.

Il n'est resté debout, au milieu de ces débris qu'une horloge marquant dix heures 35 minutes, instant auquel le fléau était venu brusquement surprendre la ville et l'engloutir.

Terminons ce courrier par un calembour,—une fois n'est pas coutume.

J'arpentais l'autre jour les couloirs de la Chambre des Communes, songeant tristement à nos chers journaux de France qu'on ne reçoit plus, quand je rencontre Blain qui avait une mine toute inquiète, presque affligée.

—Voyons, lui dis-je, qu'avez-vous?... Quelques mauvaises nouvelles de France... Serait-il arrivé quelque malheur à votre frère qui est à l'armée?....

—Non, non, je n'ai de France que les maigres télégrammes de nos journaux, ce qui signifie que je n'en ai pas du tout.... Mais j'ai bien autre chose qui me turlupine....

—Voyons, qu'est-ce? parlez?... —J'ai, j'ai, que j'ai donné congé à mon propriétaire, il y a trois mois, et que me voici arrivé à l'époque, où il me faut à tout prix déménager.... et, comme vous voyez, il pleut, il pleut constamment; il ne fait beau que le dimanche.... Je ne puis pourtant pas me mettre à déménager, le dimanche, pendant la grand'messe.

Et mon ami Blain se dirigeait vers le bureau de M. Vaux, le respectable comptable de la Chambre des Communes.

—Mais, repris-je, vous n'êtes toujours pas découragé, j'espère. Les beaux jours reviendront pour la France et pour vous....

—Mon cher, je n'ai plus d'espoir qu'en Vaux.

Vaux.... et *pretered nihil*. Ce calembour latin, trouvé si à propos, dérida complètement mon ami, qui reprit sa gaieté habituelle.

Que l'on médise à présent du noble calembour.

C. T.

P. S. Fidèle à la mission de vérité que je me suis imposée, je ne crois pas devoir vous cacher qu'il nous est parvenu *franco*, un tantinet de neige, dans la nuit de vendredi à samedi dernier. Les choses se sont passées tout à fait correctement et les plus strictes convenances ont été observées. Du reste, cette neige n'a fait que passer; un instant après elle n'était plus. Mais elle nous laisse un souvenir, un souvenir dont nous nous serions bien passés—un peu plus de fange dans les rues.

En vérité, je vous le dis, mes frères: malheur! malheur.... au bas de nos pantalons.

C. T.

#### BAZEILLE.

Une de nos gravures représente Bazeille depuis que cette malheureuse ville a été le théâtre de lutte terrible que les soldats français sous l'empereur Napoléon et le brave MacMahon ont soutenu contre les forces prussiennes et qui s'est terminée par la capitulation de Sédan, le premier septembre dernier. C'est là que l'armée française lutta pendant toute une journée en retraite vers Sédan.

Un correspondant décrit ainsi ce triste champ de bataille après la bataille.

« Nous entrons dans Bazeille; ce village comptait 2,000 âmes. On peut le comparer à Vilvorde; de toute cette petite ville il ne reste qu'une seule maison, la plus chétive; elle ne valait pas la peine d'être brûlée: en face se trouve une grande ferme, nous y entrons: quatre pans de muraille calcinée, des poutres qui fument encore: des restes de chevaux et de bestiaux carbonisés, voilà ce qui représente l'ancien château de Bazeille.

Un écriteau porte: « la mendicité étant interdite à Bazeille, on est prié de déposer les offrandes dans ce tronc. » Ils ont pourtant acquis le droit de mendier, ces pauvres gens ruinés; nous déposons notre offrande, goutte d'eau qui ne saurait soulager ceux qui ont tout perdu. J'aperçois une vieille femme fouillant dans les décombres. Je lui demande ce qu'elle cherche. « Nous étions restés à trois, me dit-elle, et nous nous étions couchés dans la cave; mon fils, qui avait trente ans, monte pour voir, et il ne revient pas; je monte pour le chercher et je vois qu'il était mort: j'appelle mon mari, mais pendant que nous étions occupés à ensevelir mon fils voilà que les Prussiens mettent le feu à la maison avec des boules de feu qu'ils jetaient dans les fenêtres; maintenant je reviens, je ne sais pas ce qu'est devenu mon mari, et je n'ai plus rien. » Et la pauvre femme se remit à fouiller; peut-être aura-t-elle retrouvé sous les décombres les corps de son mari et de son fils.

« On ne voyait à Bazeille que quelques vieillards, remuant les décombres; les hommes valides sont brûlés ou tués, les jeunes filles sont, Dieu sait où; je n'ai pas vu un seul enfant. Je suis entré dans l'Eglise; on distingue encore la marche de l'autel, mais tout est brûlé.

« Vous ne sauriez vous faire une idée de cette désolation; des centaines de maisons où tant de gens vivaient heureux et paisibles ne sont plus que des cendres; presque dans chaque maison on voit encore les débris de la grande cheminée autour de laquelle peut-être la famille s'assemblait, le reste est méconnaissable; tout est décombre. Chaque maison de Bazeille a été défendue dans la journée du 31, chaque fenêtre était une meurtrière, d'où les balles pleuvaient sur les Bavares; les soldats d'infanterie de la marine et des francs-tireurs s'étaient établis dans les maisons et l'on distingue encore aisément les traces de cette lutte. Au bout du village on me montre une fenêtre: « De là, me dit un guide, quatre francs-tireurs ont descendu plus de 50 Prussiens, au fur et à mesure qu'ils arrivaient au coin de rue. on les écharpait. » Et, en effet, la fenêtre est criblée de balles. « Alors, me dit le guide, les Prussiens se sont embusqués derrière cette colonne et ont

tiré sur cette fenêtre. »—Je vais voir, et je trouve derrière cette colonne un nombre incroyable de cartouches prussiennes dans une mare de sang.

« Une femme, qui a vu toute l'affaire, demeure près du pont du chemin de fer et occupe la seule habitation qui soit là; cette femme a donné asile aux blessés pendant tout le jour; le général Bazeille, a dirigé chez elle, dit la femme, toute l'attaque de Bazeille; il aurait envoyé des parlementaires annoncer que, dans une heure, il incendierait Bazeille, si on résistait. Les yeux sur la pendule, il a attendu une heure et dix minutes; alors ajouta cette femme, il a donné un coup de sifflet, puis, j'ai entendu des cris comme ceux des bêtes sauvages, et un quart d'heure après, je voyais les flammes.

« Pour comprendre la rage des Bavares, il faut se rendre compte de ce que fut cette journée; depuis le matin on se battait pour passer la Meuse. Vous connaissez l'histoire de ce pont sept fois balayé par les mitrailleuses; enfin les Bavares atteignent la rive droite: nouveau combat dans la plaine devant Bazeille; l'infanterie de marine fait des prodiges et les Bavares laissent des milliers d'hommes; le soir, on s'empare du village; il était chèrement acheté, et c'est devant une résistance nouvelle considérée par eux comme illégale, que les Bavares se sont laissés aller à tous les excès. Sans doute cela est sans excuse, et l'explication qu'on en fait ne diminue en rien l'atrocité des faits. Les soldats s'approchaient d'une maison, l'entouraient en poussant des cris, puis ils jetaient des bombes incendiaires au pétrole, dit-on, dans les fenêtres. Alors tout prenait feu, et s'il y avait quelque habitant blotti dans sa demeure, il était rôti ou tué.

« Le 1er septembre, les Prussiens avaient passé le fleuve et combattaient sur les pentes de la rive droite, refoulant devant eux les Français; le sommet des montagnes, c'est la ferme de la Garenne avec les bois qui l'entourent; les Français en se repliant passaient donc tous dans les bois de la Garenne; or, des montagnes d'en face et de la plaine conquise la veille, cent pièces prussiennes lançaient leurs obus précisément sur la Garenne. Les soldats français étaient mitraillés en face par l'armée bavaise qui avait conquis et brûlé Bazeille; ils étaient pris en flanc par le corps d'armée du prince royal qui avait depuis la veille tourné la position française en se dissimulant dans les bois qui étaient le seul refuge des Français; les obus tombaient comme la grêle. Nous avons fait cinq lieues sur ces hauteurs, trouvant à chaque pas une arme, un sac, un vêtement de soldat; les bois sont remplis de dépouilles, de livrets de soldats français, chaque sac représente un cadavre; ici comme à Bazeille, ce sont les sacs de l'infanterie qui dominent. Dieu sait combien on en a pris depuis quinze jours, car tout habitant en a rempli ses caves, et chaque touriste en encombre sa voiture. Et cependant il en reste encore des milliers.

« Nous descendons de la Garenne sur Givonne par le versant opposé; ici se trouvait le bivouac prussien après la victoire; à côté des sacs on apercevait les reliefs du festin de porcs, des vaches, dont on a taillé quelques pièces et qui pourrissaient encore en plein air, d'innombrables bouteilles, la trace du feu, les branches dressées pour les abris. Après trois jours de lutte, les 300,000 hommes de l'armée allemande ont bivouaqué devant Sédan; le lendemain de la victoire, Guillaume a passé une revue; de l'aveu des Français eux-mêmes, c'était un spectacle étonnant: les soldats après trois jours de combat dans la pluie et dans la boue, ont défilé devant leur roi comme en un jour de parade, les bottes étaient cirées et les tuniques étaient fraîches! A Givonne nous déjeunons chez un habitant, le seul qui ait osé rester devant l'invasion, mais il se félicite d'être resté; chaque maison vide était considérée par les Prussiens comme abandonnée et ils en prenaient possession; on a respecté la demeure de cet homme. Quand les Prussiens sont entrés au village, il s'est avancé au-devant d'eux et les a engagés à entrer; on l'a mis en joue, mais aussitôt on a baissé l'arme; quand on vit qu'il était de bonne foi, on fut plein d'égarde; il disait même: « Je leur ai donné du vin blanc et ils m'ont sauté au cou pour m'embrasser. » Son voisin, moins adroit, a été tué.

Nous publions aujourd'hui une annonce sur laquelle nous croyons devoir appeler l'attention de nos lecteurs: c'est celle de Gervais, carrossier de cette ville. M. Gervais a remporté cinq premiers prix à la dernière exhibition. Ses voitures se distinguent par la qualité des matériaux qu'il emploie et réunissent la solidité et la légèreté, ce qui leur donne une supériorité incontestable. M. Gervais est le seul qui importe un bois remarquable de l'Amérique du Sud pour faire les moyeux, et de l'acier pour les essieux de ses voitures.

Le Dr. Larue veut évidemment se rendre partout utile au pays; ses efforts pour promouvoir tous les intérêts de ses compatriotes sont infatigables. Il vient de publier un « Petit manuel d'agriculture à l'usage des écoles élémentaires, » destiné à produire les meilleurs résultats. Le savant docteur ne pouvait manquer d'être convaincu que répandre la science agricole dans notre population est le plus grand des bienfaits. Il a fait sous l'empire de cette pensée un livre qui fera le tour du pays et qu'on sera heureux de voir dans toutes les familles de nos cultivateurs. Ce petit livre a été approuvé par le Conseil de l'Instruction Publique.

Le Dr. Larue est un de ces hommes que les électeurs devraient aller chercher aux prochaines élections dans leurs bureaux pour les forcer d'aller nous représenter dans les législatures locale et fédérale. Il faut que l'opinion publique se réveille et qu'elle se manifeste bientôt pour nous donner des députés utiles, honnêtes, instruits et intelligents, dignes de notre passé et de l'avenir que nous espérons. Nos abonnés peuvent s'attendre à de nouveaux articles sur ce chapitre. Nous voulons démontrer que ce ne sont pas toujours ceux qui s'offrent qu'il faut élire, mais bien souvent ceux qui ne s'offrent pas, et qu'au lieu de se faire payer quatre ou cinq piastres pour son vote par des hommes qui revendent à grand profit ceux qu'ils ont achetés, il faudrait plutôt payer, s'il le fallait, pour avoir de bons députés.

L. O. D.

## CE QUE L'ON PENSE DE NOUS ET CE QUE NOUS VOULONS.

Nous lisons ce qui suit dans le dernier numéro du *Journal de l'Instruction Publique* :

"*Canadian Illustrated News*.—*L'Opinion Publique*. Montréal, 1870. George Desbarats.

"Le premier de ces deux journaux illustrés en est au milieu de son second volume, le second à sa 39e livraison. Tous les deux font preuve de l'esprit d'entreprise de notre intelligent concitoyen, M. Desbarats. Les illustrations sont faites au moyen du *Leggotype*, procédé nouveau et pour l'exploitation duquel M. Desbarats a fait de grands frais. Les deux journaux présentent sous le rapport des gravures un progrès soutenu et qui ne laissera plus bientôt rien à désirer; c'est là, un succès considérable car, c'est la première fois que pareille chose est tentée dans ce pays sur un aussi grand pied, et l'on ne saurait s'exagérer les difficultés d'une telle entreprise. M. Alex. Robertson est le rédacteur en chef du *Canadian Illustrated News* et il est aidé de plusieurs collaborateurs. Ce journal contient beaucoup de matières à lire et d'aussi bonne matière que les meilleurs journaux illustrés d'Angleterre. Deux jeunes écrivains du plus grand talent, MM. Mousseau et David, se sont chargés de la rédaction de *L'Opinion Publique*. Les deux journaux savent saisir tout ce qui est d'actualité et ne sont point sous ce rapport en arrière des feuilles du même genre publiées aux Etats-Unis; tandis que par la moralité et le ton général de la rédaction, ils leur sont bien supérieurs. Quoique faisant naturellement dans ce moment une large part à la grande guerre franco-prussienne, ils sont cependant très-bien fournis de matières locales, et ils publient l'un et l'autre une galerie des célébrités canadiennes. Les articles biographiques de *L'Opinion Publique* sont écrits par M. David, dans un style attrayant et dans un genre anecdotique qui leur donne beaucoup d'intérêt. Le journal français contient moins de feuillets et coûte moins que le journal anglais; le coût d'abonnement étant pour le premier de \$2.50 et de \$4 pour le second. Le nombre des abonnés à *L'Opinion Publique* s'augmente, nous dit-on, rapidement et nous espérons que nos compatriotes feront en sorte que la feuille française puisse être bientôt mise sur le même pied que l'anglaise."

Ces éloges, beaucoup trop flatteurs, mais qui nous viennent de haut, ont pour nous un prix incalculable et nous indemnisent largement des sacrifices que nous avons dû nous imposer pour mériter le patronage public dont nous sommes maintenant honorés.

Nous saisissons cette occasion pour remercier cordialement nos nombreux amis et lecteurs de l'encouragement substantiel qu'ils nous ont donné. Nous comptons, à l'heure qu'il est, une circulation de cinq mille et quelques cents abonnés, avec la certitude de porter ce chiffre, dans un an, à sept ou huit mille, grâce aux moyens et aux ressources de propagande dont nous disposons.

Nous n'ignorons pas la terrible responsabilité que fait peser sur nous un succès aussi inespéré et presque inouï dans la presse française du Bas-Canada. Les abonnés, plus que nous, obligent. Notre indépendance est certainement pour quelque chose dans les résultats de notre entreprise. Cette indépendance d'appréciation, que nous promettons dans notre prospectus, nous la conserverons toujours. Elle a particulièrement sa raison d'être dans la nouvelle position que nous a faite la Confédération. Les vieilles démarcations de parti doivent disparaître pour faire place aux partis de principes, si nous pouvons ainsi parler. On n'accepte pas ou on accepte le nouveau régime. Dans le premier cas, on se fait annexionniste ou l'on se retire de la vie publique; dans le second cas, on travaille énergiquement pour avoir et à Ottawa et à Québec les hommes les plus qualifiés pour maintenir et étendre nos droits politiques, civils et religieux; pour pousser de plus en plus nos compatriotes dans la voie de tous les grands progrès matériels qui nous tiennent à la hauteur des autres races et assurent la conservation de notre influence légitime. C'est cette dernière alternative que nous avons embrassée: nous travaillerons toujours, dans la mesure que peut le permettre une revue politique comme la nôtre, à promouvoir ces grands intérêts tout en nous tenant éloignés de ces luttes personnelles qui nous ont fait tant de mal et qui nous en font encore trop.

Telle a été, telle sera invariablement notre ligne de conduite.

GEORGE E. DESBARATS.  
J. A. MOUSSEAU.  
L. O. DAVID.

Un correspondant de Rome donne des détails intéressants sur le résultat de la prise de Rome par les Italiens. Il parle de la haine qui poursuit les Zouaves à Rome et des excès de la canaille qui croit son règne arrivé; puis il continue :

"Je dois le dire, plusieurs officiers sont polis. Quant aux soldats, ils sont de deux sortes : ou canailles capables de tout, ou chrétiens; il n'y a pas de milieu.

"Ce matin, j'ai vu à Saint-Pierre une vraie foule de soldats. Ils étaient tous recueillis. Beaucoup étaient agenouillés et priaient pieusement autour de la Confession ou au pied des autels.

"J'en ai surpris un dans un coin : il cachait son visage dans ses mains. J'ai compris qu'il pleurait, et je me suis approché. Il m'a vu. Je lui ai tendu la main. Il l'a prise et m'a dit : Ah! signore, qual delitto! Ah! monsieur, quel crime! J'avoue que je l'aurais embrassé; mes larmes lui ont répondu.

"—O mon Dieu! ai-je fait à part moi, laissez éclater votre infinie miséricorde, et que le crime de quelques-uns soit pour le plus grand nombre de ces malheureux une occasion de confesser votre nom!

"Je suis entré au Vatican. Un officier piémontais était en avant de la porte et m'a demandé où j'allais.—Chez le Saint-Père, ai-je répondu assez sèchement. Il m'a dit : passez, monsieur, et il m'a salué.

"J'ai d'abord eu l'honneur de visiter le cardinal Antonelli. Il est résolu, mais prudent, comme toujours. Nous sommes

prisonniers. Tel est le mot qu'il m'a dit trois fois. Ce mot sort de la bouche de tous les prélats logés au Vatican. Ils sont du reste sans nouvelles. La poste passe par les mains de M. Masi. Un Masi, un faquin, gouverneur de Rome! Jadis, il était premier domestique d'un seigneur romain. Chassé par la police, il se fit garibaldien et devint le chef d'une bande qui prit le nom de *Chasseurs du Tibre*, et inquiéta les paysans souvent, quelquefois les gendarmes. Et le voilà signant des décrets qu'il impose à la capitale du monde réduite par la Révolution au titre ridicule de capitale de l'Italie!

"Le saint Pie IX est tranquille, d'une tranquillité auguste. Il ne se repent pas d'avoir cru que la sclérotasse humaine devait s'arrêter aux portes de Rome. Sa lettre du 19 qui prescrit les règles à suivre dans le cas d'une attaque est d'une élévation émouvante. Il ne gémit nullement sur son sort, mais sur celui de ses bourreaux. Il contemple intérieurement les similitudes de sa passion à celle du Divin-Maitre, et y trouve sans nul doute une consolation suprême. L'Italie lui conteste son titre de Roi, mais, comme Hérode, elle cloue ce titre sur le titre de Vatican, et le monde sera contraint aujourd'hui ou demain de dire qu'il est Roi et de replacer la triple couronne sur son front."

"On ne connaît pas le nombre des morts et des blessés, tant du côté des pontificaux que du côté des assaillants.

"Voici cependant les chiffres que j'ai recueillis : à l'hôpital militaire il y a une quarantaine de soldats du Pape; à Saint-Isidore en on compte 12; à Saint-Jean de Latran 8 ou 10. J'ai vu à Saint-Esprit un Belge, M. Beyens : C'est un tout jeune homme, admirable de résignation et de courage. On a dû l'amputer d'une jambe. Pendant l'opération, il n'a cessé de crier : *Vive Pie IX!* Voilà ce que la Belgique a donné à l'Eglise : c'est une vraie gloire."

Le numéro du 15 septembre de *l'Unità Cattolica* encadré de noir, renferme ce qui suit :

"Notre journal aura cet aspect funèbre et ces insignes de deuil aussi longtemps que le Saint-Père ne sera pas réintégré dans ses droits de souverain temporel.

"Catholiques, nous devons gémir des offenses faites au meilleur des rois, au plus tendre des pères, à notre très-glorieux Pape.

"Italiens, nous devons déplorer ce nouvel attentat, ce trait de folie, de mauvaise foi et de cruauté achevée, dirigé contre la plus pure de nos gloires.

"Piémontais, nous devons nous affliger de ce que le complot ourdi en Piémont par Cavour soit aujourd'hui exécuté par Jean Lanza.

"Royaistes et sujets de la maison de Savoie, nous devons nous consterner en entre-voyant les conséquences que peut avoir pour elle une résolution prise contre la plus auguste autorité de la terre.

"Notre deuil se prolongera donc aussi longtemps que notre plume ne suffira pas à exprimer toute notre douleur. Nous avons le cœur si navré, que, pour exprimer ce que nous pensons, les emblèmes seront plus éloquentes que les paroles."

## NOUVELLES GÉNÉRALES.

Le *Witness* annonce que M. le juge Duval prendra sa retraite à la fin de décembre et sera remplacé comme juge en chef par son collègue, l'hon. M. Caron. Le juge Mondlet donnera aussi sa démission, ainsi que M. le juge Berthelot. Pour remplir ces vides, M. le juge Taschereau est promu à la Cour du banc de la Reine, en même temps qu'un des juges de la Cour Supérieure pour Montréal. Pour remplacer les deux derniers, on offrira aux honorables MM. Ouimet et Dorion de monter sur le banc.

Les dames de la Congrégation de la Ste. Famille de Montréal ont présenté une adresse de remerciements à l'éloquent M. Martineau à l'occasion de la retraite qu'il leur a prêchée.

On rapporte que Riel va s'établir en permanence dans les bois couronnant les montagnes dans le voisinage du Missouri. Il n'a avec lui que quatre à cinq de ses partisans qui lui sont restés fidèles.—*L'Événement*.

On lit dans le dernier numéro de la *Gazette de Londres* : Il a plu à S. M. la Reine d'accorder au Très Hon. Sir John Young, Baronet, R. C. B., G. C. M. G., Gouverneur-Général de la Puissance du Canada, gouverneur et commandant en chef de l'île du Prince-Edouard, des lettres patentes l'élevant à la dignité de baron du Royaume-Uni de la Grande Bretagne et de l'Irlande et donnant à tous ses descendants mâles le nom et le titre de Baron Lisgar, de Lisgar et Baillieborough, dans le comté de Cork.

Un touriste qui arrive d'Ontario me raconte des choses fort amusantes sur le petit gouvernement qui siège à Toronto. Il paraît que M. Howland y joue au Prince Albert. Il donne des levers à la façon royale. On s'incline devant lui jusqu'à terre. Raides comme sont les Torontonais, cela doit leur être dur.

Deux fois par année, il y a des réceptions à la mode de Washington cette fois, c'est-à-dire avec eau froide, pain sec et pieds écrasés.

Pendant la session, il y a dîner officiel tous les samedis. A un moment donné, le maître et la maîtresse de la maison se retirent, et un domestique vient annoncer aux députés qu'ils peuvent aller fumer un cigare au rez-de-chaussée. La fumée incommoda M. Howland.

Dans les cercles religieux ici, les avis sont fort divisés au sujet du futur archevêque de Québec.

Les ultramontains souhaitent l'événement de Mgr. Lafleche; les hommes de ménage et de compromis, parlent de Mgr. Guignes. On dit qu'à Québec, on préférerait M. le Grand-Vicaire Taschereau, et qu'un certain nombre des curés de la campagne se sont prononcés en faveur de M. Proulx.

Dans tous les cas, ce n'est guère avant six mois que l'on connaîtra la décision de Rome.

Le Gén. Robert E. Lee est mort le 12 Octobre. L'illustre défunt fut le meilleur général au service de la cause des Etats du Sud durant la dernière guerre civile dont le résultat fut l'émancipation des nègres. Doué d'un génie insurpassable, de qualités militaires uniques, et d'une nature faite pour commander, Lee emporta dans sa tombe les regrets de sa patrie et l'admiration du monde entier.

## FAITS DIVERS.

Un éboulement de cinq arpents de terre s'est produit sur la rivière Champlain, dans la paroisse de Ste. Geneviève. La maison de M. Maurice Lahaie, avec toutes ses dépendances, a été engloutie. L'épouse d'un des fils de M. Lahaie, ainsi qu'une petite fille de deux ans, et une fille de M. Lahaie sont mortes. Une autre demoiselle Lahaie a reçu des blessures tellement graves qu'on les pense mortelles. M. Maurice Lahaie a une jambe affreusement fracassée. Madame Maurice Lahaie a également reçu des blessures extrêmement graves. Le Coronier est parti ce matin pour y aller faire une enquête.—*Constitutionnel*.

Les journaux de St. Jean annoncent l'existence d'une bande de fiefs voleurs à Portland. Toutes sortes de dépredations sont commises et les vols les plus hardis sont perpétrés, même en plein jour. Un seul homme s'est vu enlever plus de \$200 d'un coup, et une pauvre femme a remarqué, à son retour de l'office religieux, dimanche, la disparition de ses épargnes, environ \$40.

Un enfant de quatre ans est mort dans les tortures les plus horribles, à Irishtown, Moncton, lundi, le 12 octobre. Ayant été laissé seul dans la maison, quelques minutes, le feu prit à ses vêtements et le pauvre petit fut trouvé tout rôti; il n'a rendu le dernier soupir que six heures après.

Le nommé Breen, accusé d'avoir commis un meurtre à l'île du Prince Edouard, qui a si longtemps déjoué les officiers de la loi, et pour l'appréhension de qui une récompense de \$400 est offerte, est passé à St. Jean la semaine dernière. A peine retiré dans une maison de pension de la rue Prince-William, il y fut reconnu par un capitaine de vaisseau avec lequel il avait déjà navigué. Sentant sa position critique et sa liberté gravement compromise, Breen s'esquiva furtivement, sans tambour ni trompette, avant que son ancien ami eût averti la police qui fouilla la ville coin par coin, mais en vain. L'oïseau de potence, malgré les minutieuses recherches des détectives lancés à ses trousses, jouit encore de sa liberté.—*Monteur*.

EXÉCUTION DE MARGARET WATERS.—Cette femme ignoble a été dernièrement exécutée à Londres, dans les murs de la prison de Horsemonger Lane. Comme l'on sait, Margaret Waters fut condamnée à mort pour avoir tué plusieurs enfants qu'elle avait pris avec elle pour les élever. La veille de son exécution, elle a écrit qu'elle était innocente des meurtres sauvages qui l'ont fait condamner; mais dans cet écrit, elle a admis qu'elle avait "vendu" les corps de cinq des enfants qui lui avaient été confiés et qui étaient morts chez elle. Margaret fait remarquer, et avec raison, que les parents qui lui ont confié leurs enfants sont plus coupables qu'elle. "Pourquoi, dit-elle, ne s'occupent-ils pas de ce que deviennent leurs pauvres petits enfants? Ils n'ont qu'un désir, celui de cacher leur honte. Ce sont eux qui sont les coupables." Les révélations de Margaret Waters jettent un jour terrible sur les crimes et l'immoralité qui rongent la société.

NAUFRAGE.—Mercredi dernier, à midi et demie, un radeau de la maison Calvin & Brick de Kingston, avec dix-sept hommes à son bord, poussé par la violence du vent, vint se heurter contre un des piliers du pont Victoria, et fut complètement mis en pièces. Les hommes saisis par le froid, luttaient en vain contre le courant, lorsque heureusement les trois remorqueurs *Charlotte*, *Plover* et *Messenger*, avertis par leurs cris désespérés, se portèrent sans retard à leurs secours et sauvèrent tous les naufragés à l'exception de deux qui, cramponnés à une pièce de bois allèrent s'échouer au bas d'un des piliers du pont Victoria.

Le chef McLaughlin, de la Police Riveraine, aidé du sergent Hunter et du constable Sewell, ainsi que d'un certain nombre d'employés du Grand-Tronc, munis de cordes et de bouées de sauvetage, se rendirent malgré la tempête dans l'endroit où se trouvaient les pauvres naufragés, et, après d'héroïques efforts parvinrent à les ramener tous les deux sains et saufs au rivage.

Pendant que ces malheureux naufragés se débattaient au milieu des flots, un homme partit du port de Montréal dans un frêle esquif et risquait sa vie pour les sauver. On le vit longtemps suspendu à la cime des vagues qui menaçaient de l'engloutir et luttant contre le vent et les flots. Lorsqu'il arriva au lieu du danger, on venait de tirer de l'eau les deux derniers.

Cependant son voyage ne devait pas être inutile. En revenant il vit à quelque distance un canot monté par trois hommes qui paraissaient lutter contre l'ouragan. Il se dirige dans cette direction et rejoint le canot qui était chargé de poisson. Prenant alors le commandement, il dirige sûrement les deux embarcations et arrive au quai Richelieu aux applaudissements de la foule qui s'était réunie pour l'attendre. M. J. Vincent avait passé quatre heures exposé à la tempête oubliant qu'il exposait aussi sa vie pour ne s'occuper que de ceux qu'il voulait arracher à la mort.

—On lit dans le *Figaro* du 20 septembre :

"Le samedi 17 septembre, un certain nombre de mobiles bretons ont accompli un pèlerinage à Notre-Dame des Victoires. Suivis d'une centaine des membres de la confrérie, ils ont ensuite gagné les boulevards bannière en tête, et suivi le chemin de la Madeleine.

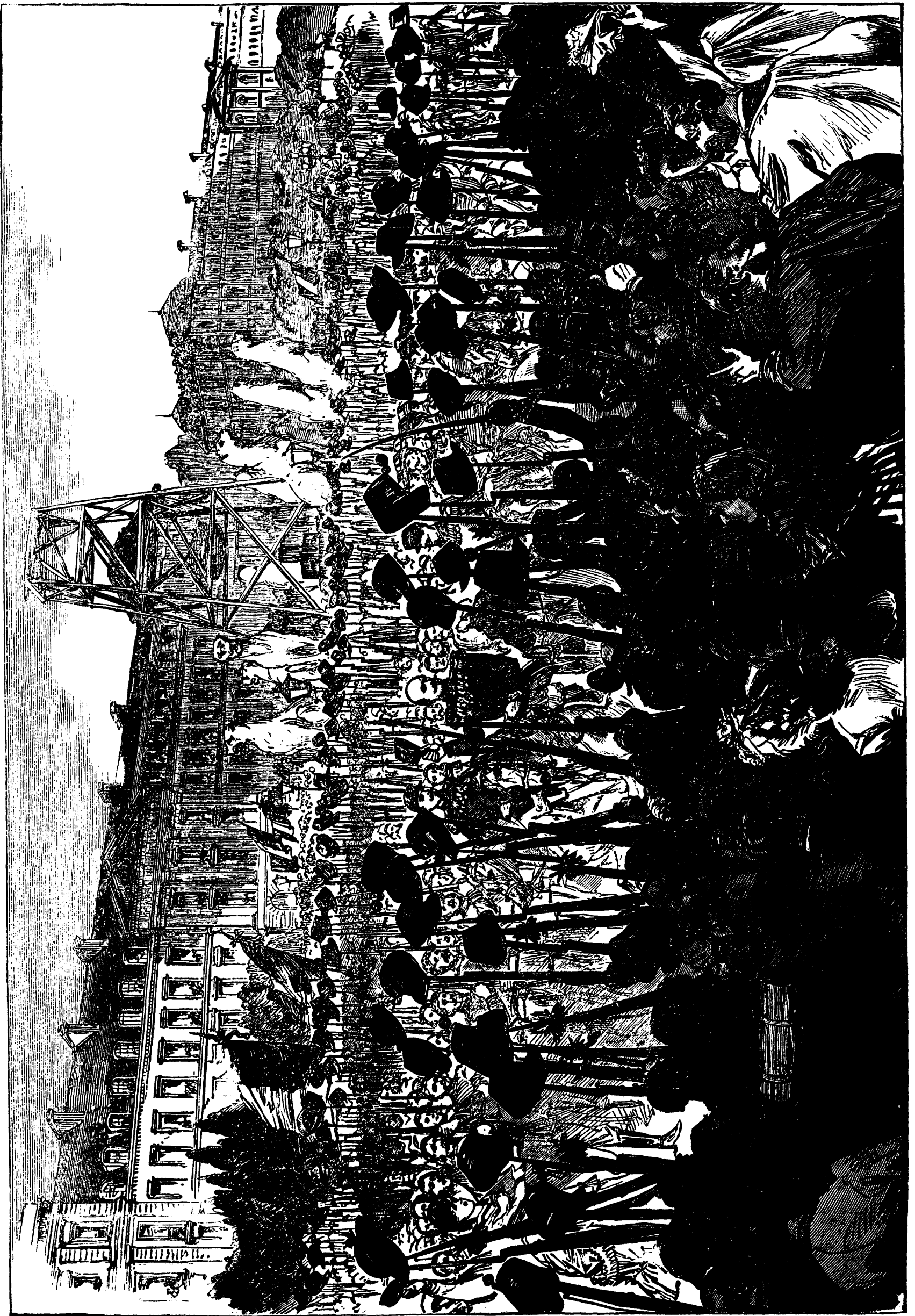
"La foule se découvrait sympathiquement sur le passage de ce pieux cortège, spectacle assez nouveau pour Paris.

"Nous n'ajouterons à ces détails qu'un fait. Dans la bataille d'hier (19), nos généraux ont été pris d'une réelle émotion en voyant le courage et l'intrépidité des jeunes mobiles bretons. Le gouvernement leur a rendu ce matin, dans la communication qu'il a faite aux journaux, un public hommage."

Voilà les hommes de France peut-être les moins atteints par les raffinements de la civilisation moderne. En revanche ils mènent chez eux une vie très-laborieuse, aiment l'Eglise et écoutent docilement leurs prêtres. Au jour où de suprêmes épreuves exigent de suprêmes dévouements, ils se trouvent être l'honneur de la nation et l'une de ses forces les plus respectées.

## DECES.

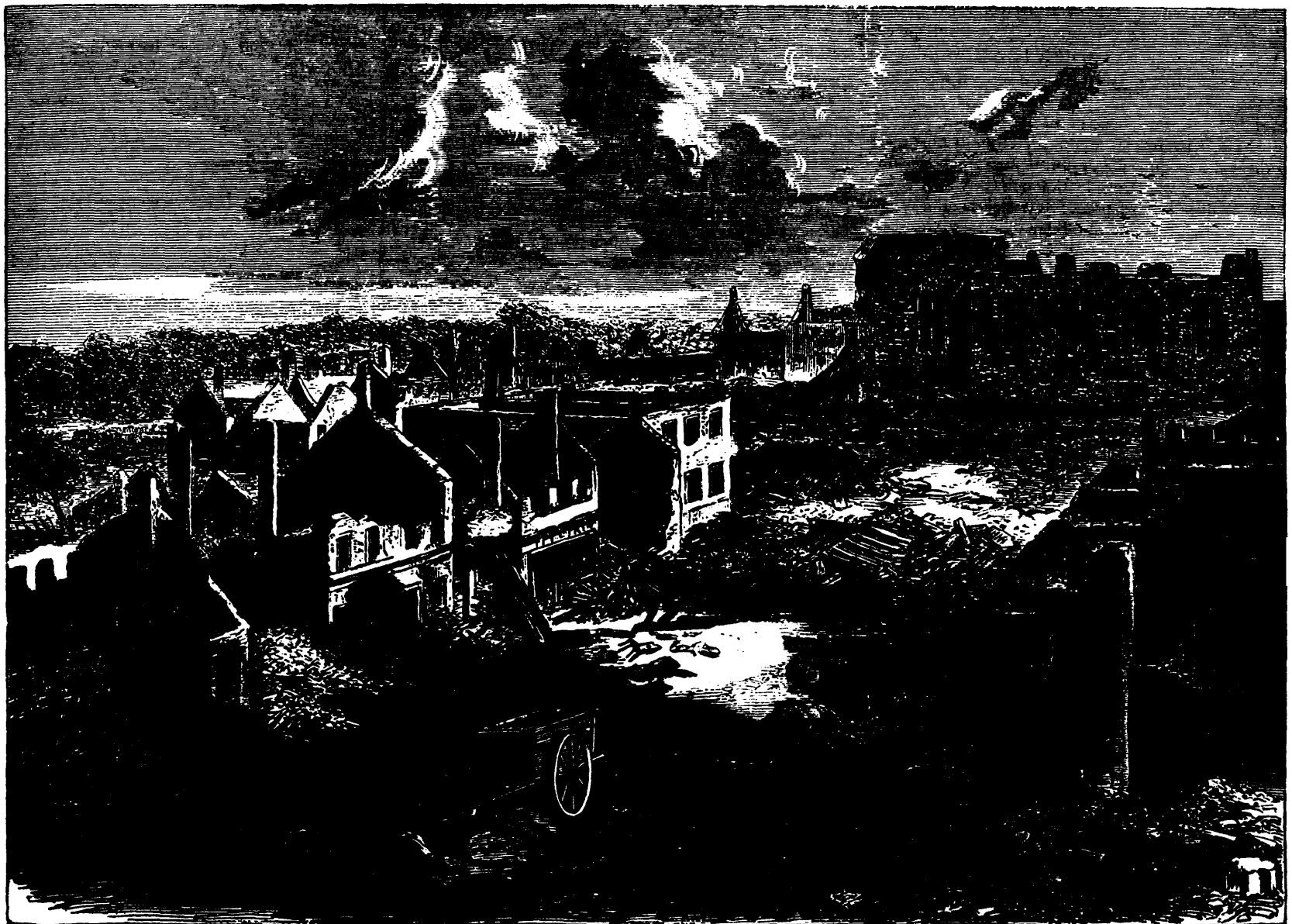
A St. Didace, Comté de Maskinongé, le 22 Octobre dernier, à l'âge de 40 ans, 1 mois et 6 jours, Dame Marie Caroline Tessier Désaulniers, épouse de D. Maigret, Ecuier, Notaire du lieu. Bonne épouse et tendre mère, elle laisse pour déplorer sa perte un époux inconsolable, des jeunes enfants dont la plupart ne connaissent pas encore le sacrifice d'une mère, et un grand nombre de parents et amis qui la regretteront longtemps au souvenir de son affection, de sa piété et de ses vertus. *Le Nouveau Monde* est prié de reproduire.



REVUE DE LA GARDE NATIONALE PAR LE GÉNÉRAL TROUCHU, SUR LES BOULEVARDS DE PARIS.



L'INNOCENTE VICTIME.



RUINES DE BASELLE.—VOIR PAGE 346.

## L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 3 NOVEMBRE, 1870.

## LA SESSION.

Les Chambres de Québec s'ouvrent aujourd'hui. Nous ne connaissions pas le discours du trône au moment de mettre sous presse, et rien d'officiel n'avait transpiré dans la presse. Mais l'on sait à peu près quels sujets provoqueront l'éloquence de nos Députés; il y en a surtout deux qui soulèveront des tempêtes: le Code municipal et les octrois aux Chemins de fer.

Il y a déjà deux ans que l'on travaille à améliorer nos lois municipales; le projet de code déjà publié n'est pas millionnaire et ne répond pas à l'attente que semblaient légitimer les travaux faits. Au fond, ce résultat n'est que naturel; les lois municipales forment tout un système se rattachant à l'une des branches les plus importantes du droit public privé: le droit municipal est non seulement le pouvoir administratif délégué, mais c'est encore et par-dessus tout la grande école parlementaire dans les pays constitutionnels. La tâche des députés était donc tout à la fois très-difficile et très-importante. Un code de cette nature ne peut être l'œuvre durable d'une Chambre, quels que soient le bon vouloir et les capacités de quelques uns de ses membres: c'est une vérité reconnue par les plus grands législateurs. Un code, c'est la réunion en règles fixes, concises et très peu nombreuses de tout un corps de législation, de vieilles lois et d'usages consacrés par le temps, les mœurs et une jurisprudence invariable. Un travail de ce genre, qui touche au droit public et au droit civil, exige évidemment plus de temps, d'aptitudes et de connaissances spéciales que peut fournir une assemblée populaire même la mieux douée.

Il faudra probablement finir par où l'on aurait dû commencer: confier cette codification à une commission de juristes, d'hommes de loi capables et parfaitement au fait des besoins comme des habitudes des campagnes. Si l'on veut un code qui reste et qui ne soit pas un nid à procès par le trop grand nombre de ses dispositions indigestes, c'est ce moyen qu'il faut employer pour réussir.

Nombreuses vont être les attaques dirigées contre le trésor de M. Robertson et les terres de M. Beaubien: il nous faut des chemins de fer et il nous faut l'aide du gouvernement pour les faire. On connaît notre opinion sur le sujet. Il n'y a pas moyen de sortir de là et le cabinet de Québec devra s'exécuter: au reste, il comprend parfaitement la situation et les immenses bénéfices que la population retirera des voies ferrées et il est disposé à aller jusqu'aux limites de l'impossible pour favoriser cet élan. Mais il ne serait pas bon de le harceler par des demandes inopportunes et trop pressantes. Il a toujours suspendu sur sa tête cette fameuse question de l'arbitrage, qui le tient dans la gêne et dans une incertitude désolante. Et cette incertitude nuira d'autant plus à ses bonnes dispositions qu'il n'en est nullement responsable: ce n'est pas lui qui a nommé le Colonel Gray et il a fait tout ce qu'il devait faire pour neutraliser l'effet désastreux de la malhonnêteté de l'arbitre fédéral. Aussi, là-dessus, doit-il compter sur l'appui unanime de la Chambre; elle ne pourra que sanctionner le passé et s'unir cordialement au gouvernement pour adopter en commun la résolution énergique et violente de résister par tous les moyens à toute tentative que voudrait faire le gouvernement fédéral d'exécuter la sentence inique rendue par un tribunal tronqué et dont l'un des membres a reçu un certificat de voleur de la part même du Haut-Canada.

Nous commencerons, dans notre prochaine édition, une revue parlementaire dans le genre de celle que nous avons faite pour les Communes et dans laquelle seront analysés et impartialement appréciés les travaux et les discours de la semaine.

J. A. MOUSSEAU.

## REVUE ÉTRANGÈRE.

Encore un coup terrible pour l'honneur de la France! Metz est tombé! Bazaine, l'héroïque Bazaine vient de capituler avec 150,000 hommes. Après Sedan! Metz! après Metz, Paris! sans doute.

Depuis plusieurs jours on parlait de négociations entre le roi de Prusse, l'impératrice et Bazaine; on disait que le résultat de ces négociations avançait rapidement et qu'il serait bientôt connu. On savait aussi que Bazaine refusait de reconnaître le gouvernement provisoire et qu'il gardait son armée pour la dynastie napoléonienne.

Voici quelles sont les circonstances de la honteuse capitulation de Metz.

L'impératrice ayant déclaré qu'elle ne voulait pas entendre parler de paix tant qu'il serait question de cession de territoire, le maréchal déclara qu'il en prendrait lui-même la responsabilité.

Cela se passait mercredi. Il envoya un parlementaire au prince Frédéric Charles, avec qui il eut une entrevue dans la nuit et régla les conditions de la capitulation. Elle serait basée sur l'entente que la Prusse accepterait comme une compensation suffisante la possession de Metz et de Strasbourg et qu'elle conclurait la paix à ces conditions.

Beaucoup de journaux croient que tout cela a été réglé entre le roi de Prusse, l'impératrice Eugénie et Bazaine.

Le gouvernement lançait, après avoir appris cette nouvelle, la proclamation suivante:

« Français, élevez votre esprit et votre courage à la hauteur des dangers qui ont fondu sur le pays; il ne tient qu'à nous de nous élever au-dessus de nos malheurs et de montrer que nous sommes encore un peuple grand au milieu de l'adversité. Metz a capitulé, Bazaine nous a trahis; il s'est fait l'agent de l'homme de Sedan, et le complice de l'envahisseur de notre territoire. Il a donné à l'ennemi, 20,000 blessés, des fusils, des canons, ses drapeaux et la plus forte forteresse de la France. Un tel crime est plus bas que les punitions de la justice même.

Français, vous avez été soumis pendant 20 ans à ce règne impérial qui a arrêté l'élan, diminué la grandeur de l'armée, il l'a dépourvue de son caractère national; la France est devenue sans le savoir l'instrument de la tyrannie et du despotisme et de la servitude, et elle a été écrasée malgré l'héroïsme de ses soldats, par la trahison de leurs chefs. Il est temps de se relever, et de réaffirmer nos droits; que la France ne soit pas vue hésitant pour sa défense, nous sommes prêts aux sacrifices; jurons de ne jamais nous rendre à l'ennemi tant que nos pieds fouleront un pouce de ce sol sacré; portons avec fermeté la glorieuse bannière de la révolution Française; notre cause est celle de la justice et de la paix. Prouvons que nous pouvons nous-mêmes maintenir l'honneur, l'indépendance et l'intégrité, et tout ce qui constitue une nationalité. Longue vie à la République, une et indivisible.

Signé, CRÉMIEUX, — GLAIS-BIZON, — GAMBETTA.

Cette proclamation a été affichée dans les rues. Le peuple s'attroupe et discute la trahison de Bazaine, et murmure des imprécations contre Napoléon.

Un courrier expédié par Bazaine est arrivé aujourd'hui; il exprime un grand étonnement concernant la capitulation, mais il dit que les provisions étaient épuisées.

Les raisons que donne Bazaine pour se justifier ne paraissent pas fondées si l'on croit la dépêche qui annonce que M. Coffinières, commandant de la garnison à Metz, refusait de se rendre en disant qu'il pouvait soutenir le siège pendant plusieurs semaines encore.

D'ailleurs il est un fait incontestable, c'est qu'on n'a jamais vu pareil spectacle. On a souvent vu trois ou quatre milliers de Français cernés de toutes parts se faire un chemin à travers 40 à 50,000 hommes. Mais on n'a jamais vu cent mille soldats français jeter leurs fusils aux pieds de leurs ennemis. En présence de ces événements douloureux, de cet enchaînement de capitulations et de défaites étranges qui semblent tous converger vers un même résultat, la chute de Paris, on ne peut s'empêcher de voir là une terrible fatalité. Si l'avenir nous réserve encore de ces spectacles humiliants, que Napoléon et la génération qu'il a fournie disparaissent le plus tôt possible pour toujours; évidemment il faut que la France soit régénérée et si le matérialisme l'a tuée, qu'elle redevienne ce qu'elle était par la foi. En attendant la république, profite de toutes ces fautes, de toutes ces humiliations infligées à la France, par l'impérialisme et elle fait son chemin à travers toutes ces ruines.

## PARIS.

On s'attend au bombardement de Paris ces jours-ci. La capitulation de Metz va jeter 150,000 de plus autour de la capitale de la France. Il ne manque plus qu'une phase, la dernière dans cette guerre épouvantable, c'est que Trochu, imitant Napoléon et Bazaine se rende avec les 400,000 hommes qu'il commande et la ville de Paris toute entière. On peut s'attendre à tout et ce ne sera pas encore tout.

Les mauvais temps et la pluie ont déterminé le gouvernement à suspendre les communications en ballon. Le 19, un aérostat fixe s'est abaissé près du poste prussien de Montreuil. Enfin on l'a tiré sur Paris au-dessus de la Seine, jusqu'à Billancourt, où il a été percé par les balles, descendu par terre et pillé.

On y a trouvé un télescope, des notes précieuses et des parchemins.

Toutes les notes prises ont paru inexactes et presque sans valeur. Les aéronautes croient avoir constaté que les Prussiens n'ont pas encore pu braquer leurs canons et que la fièvre décimait les troupes dans les camps. Cette fièvre prend un caractère d'épidémie. On continue aussi de concentrer au sud et à l'ouest de Paris les principaux corps d'armée prussiens.

## COMBAT DE VILLEJUIF.

Nous avons déjà parlé de cette bataille où les Français remportèrent un succès qui ranima leur courage et leur confiance ébranlés par des revers si terribles. C'était aux premiers jours de l'investissement de Paris, Trochu n'avait rien épargné pour réussir. Averti par des francs-tireurs que de grandes masses de Prussiens s'avançaient par Bourg la Reine et Villejuif pour passer entre les forts de Bicêtre et d'Ivry, le général Trochu avait fait marcher les troupes de Vinoy dans cette direction pendant la nuit. Ces troupes, opérant un mouvement tournant par Montrouge et Ivry, enveloppaient les forces ennemies, qui, cernées entre cette muraille vivante et l'artillerie des forts, sont décimées dès la pointe du jour par notre artillerie. Jusqu'à présent nous étions surpris; à leur tour maintenant.

On ne parle pas moins de 20,000 prussiens mis hors de combat. Les mitrailleuses en ont couché par terre des rangs formidables.

A neuf heures et demie, la canonnade cessa, pour reprendre vers dix heures, du côté de Meudon, avec une violence extrême! des décharges de mitrailleuses éclataient par intervalles, ébranlant l'espace.

## COMBAT DE LA FLOTTE.

La flottille de la Seine a brillamment rempli son rôle, le 23 septembre. Dans l'après-midi, la flottille des canonnières de la Seine reçut l'ordre de construire à Suresnes un pont de bateaux. Il s'agissait d'établir entre le bois de Boulogne et le Mont-Valérien une communication qu'il serait facile de détruire en quelques instants si l'ennemi tentait de s'en servir lui-même pour effectuer le passage du fleuve.

Ce furent les canonnières la *Claymore* et le *Sabre* qui reçurent cette mission du ministre de la marine. — Aucun incident ne signala la descente de la Seine. Le pont de bateaux fut conduit à destination vers cinq heures du soir. Parti du Point-du-Jour, il arriva au barrage de Suresnes à la tombée de la nuit. Il est à supposer qu'à ce moment là, l'ennemi ne se trouvait pas en forces aux abords de la rivière, car il ne dirigea sur ce convoi naval ni un coup de fusil ni un coup de canon.

Mais il était à supposer que le retour des canonnières ne s'opérerait pas aussi facilement. Par mesure de prudence, le capitaine de vaisseau Thomasette, commandant en chef de la flottille, avait donné l'ordre à la *Claymore* et au *Sabre* de revenir à leur poste (île de Billancourt) pendant la nuit. Vers

dix heures, au moment où elle s'engageait sous le pont de Sèvres, la *Claymore* fut assaillie par une très-vive fusillade qui blessa grièvement l'homme de barre et coupa la droite du gouvernail.

Avant qu'on eut le temps de remplacer le blessé, frappé d'une balle en pleine poitrine, la canonnière, qui n'était plus dirigée, vint s'échouer sur la rive gauche de la Seine occupée par les prussiens.

Dans cette position critique, la *Claymore* subit pendant un quart d'heure et presque à bout portant un feu incessant, terrible, de mousqueterie et de mitraille qui perça comme un crible les plaques de tôle disposées le long des flancs du bâtiment pour protéger l'équipage. Les braves marins, qui n'en étaient pas à leur coup d'essai, ne perdirent point leur sang-froid; ils se jetèrent à plat ventre pour laisser passer cette bourrasque de fer. Le commandant Augéy Dufresne se montra lui aussi à la hauteur du péril. Calme et résolu, il fit marcher doucement sa machine de manière à pivoter sur le point fixe où la canonnière était échouée.

Et lorsque le canon de 30 qui arme la *Claymore* se trouva à peu près dans la direction d'où partait ce feu infernal il envoya à l'ennemi plusieurs volées de grosse mitraille dont l'effet fut prodigieux.

Les prussiens cessèrent immédiatement le feu et s'enfuirent. Après une heure d'efforts, la *Claymore*, remise à flot, reprit sa route vers l'île de Billancourt et le port de Javel, sans avoir été de nouveau assaillie. Il est donc évident que, ici, comme dans tous les forts défendus par la marine, le tir merveilleux de nos matelots a fait éprouver à l'ennemi des pertes sensibles.

Le *Sabre* et les deux chaloupes vedettes, qui accompagnaient la *Claymore*, avaient dû prendre part au combat avec leurs canons rayés de 12. Il est certain que leur action a puissamment contribué à arrêter les renforts que l'ennemi n'eût pas manqué de diriger des hauteurs de la Seine sur le lieu de lutte, si le tir si redoutable de nos pointeurs de marine ne lui en avait ôté l'envie. — Le succès de cette expédition fait le plus grand honneur à la flottille de la Seine.

Une lettre adressée de Paris, 24, à une personne de Lyon, et parvenue par la voie aérostatique:

« A tout hazard, mon cher ami, je t'adresse par la voie d'un ballon ces quelques lignes, qui serviront peut-être à te rassurer.

« Jusqu'à présent, tout se passe bien; hier nous avons eu une véritable bonne journée. Les Prussiens nous ont attaqués de tous les côtés à la fois, on dit que nous avons fait plusieurs prisonniers et pris une quarantaine de pièces de canon. Depuis deux heures du matin jusqu'à dix heures et demie le canon n'a pas cessé de gronder.

« Cette journée d'hier a relevé tous les courages. Si la province venait prendre les Prussiens par derrière nous en aurions vite raison.

« La population parisienne est très-déterminée et se défendra jusqu'à sa dernière cartouche.

« Je t'écris au bruit du canon, car dans ce moment on se bat très-vivement du côté de Saint-Denis.

« J'ai vu arrêter hier, sur la place du Théâtre-Français, un Prussien déguisé en femme, si grossièrement qu'il était facile de le reconnaître. On l'a empoigné aux cris: « A mort la femme à Bismark! » La population, exaspérée, l'aurait tué sur place sans l'intervention de la garde Mobile. J'espère bien qu'on en fera bonne et prompt justice.

« X. »

## ROUEN ET AMIENS.—DÉPARTEMENTS DE L'EST.

On s'est battu la semaine dernière dans les environs de ces deux villes. Les Prussiens ont tenté inutilement de s'emparer des voies de communications entre ces deux villes; ils ont été repoussés sur plusieurs points.

Garibaldi continu d'organiser le sud de la France avec succès; il a remporté des avantages qui ont inspiré confiance en lui.

Le Prince Polignac qui a servi comme général de Brigade dans l'armée confédérée a obtenu un commandement important dans l'armée de Garibaldi. Il partit aussitôt pour l'est.

Une jeune femme parcourait les rues de Tours, la semaine dernière, tenant un drapeau à la main et criant qu'elle était une autre Jeanne d'Arc destinée à sauver la France. Elle prononce des discours éloquentes et plusieurs centaines d'hommes se sont enrôlés sous son étendard.

NEMES.—Nous pleurons et nous sommes fiers. Un enfant du collège de L'Assomption, le capitaine Albert Rouvière, est tombé glorieusement, après s'être battu comme un lion. C'était un bel officier, fort instruit, d'un brillant avenir.

Albert Rouvière était âgé de trente-deux ans. Ancien officier d'ordonnance de l'infortuné Maximilien, empereur du Mexique, capitaine adjudant major au 7<sup>e</sup> de ligne, il allait être promu au grade de chef de bataillon, dont il faisait les fonctions à Sarrebruck et à Forbach.

A Saint-Avoid, il avait reçu le *Pain du voyage*, le *Pain des forts*, ce pain qui donne la vie et le courage, et qui transforme les chrétiens en lions pour le combat, — « après avoir fait la meilleure de ses confessions, » disait-il dans l'intimité domestique, avec cette délicatesse de pitié qui était une des distinctions de son caractère. Au soldat qui se penchait sur son corps pour recueillir son dernier souffle, il a pu dire dans un suprême effort; « Je vous prends à témoin que je meurs en soldat et en chrétien. » — *La Gazette de Joliette.*

L'*Univers* dit que le maréchal LeBœuf, dans les batailles autour de Metz, a fait preuve d'une grande témérité, cherchant à trouver la mort sur le champ de bataille. Le maréchal n'ignorait pas, paraît-il, que la France n'était pas préparée à la guerre, mais il n'a pas osé avouer la vérité à l'empereur.

UNE HÉROÏNE.—On lit dans le *Republicain* de Clermont-Ferrand:

« Nous sommes heureux d'avoir à enregistrer un fait qui ne déparerait pas le bon temps de notre première République.

« Hier, M. et Mme X..., de Clermont, ont signé tous deux, sur les registres de la mairie de Clermont, leur engagement dans la compagnie de francs-tireurs actuellement en formation dans notre ville.

« Mme X... n'a pas hésité à suivre son mari dans une entreprise aussi périlleuse. Ce qui indique de sa part une décision prise après mûre réflexion, c'est qu'elle s'exerce depuis le commencement de la guerre, aux longues marches et au manement des armes.

« Mme X... d'après l'affirmation de son mari, est de première force au tir à la carabine.

« Est-ce que le temps des héroïnes reviendrait? »

## L'ANTECHRIST ET LES DERNIERS TEMPS.

Suite et fin.

Son ambition grandissant avec sa fortune, il formera dans son orgueil, le dessein de conquérir toute la terre et de soumettre tous les peuples à ses lois. En conséquence, il s'adressera à tous les souverains et à toutes les nations, et dans une proclamation insensée, il leur enjoindra d'avoir à reconnaître sa puissance dans le plus bref délai, sous peine de voir leurs états envahis et dévastés. Révoltés de l'audace inouïe de cet homme dont la veille encore ils ignoraient l'existence, les rois de la terre ne répondront que par le mépris à ces hautes propositions. Mais malheur à eux ! L'exécution suivra de près la menace. En quelques jours, l'Antechrist rassemblera une armée immense, et l'on verra ce nouvel Attila englober l'Europe, sous les flots de ses hordes barbares. Les armées ennemies, frappées d'épouvante à la vue des nombreux prodiges qu'il fera, se laisseront disperser et anéantir, sans même essayer de combattre. Trois grands royaumes seront conquis, sans coup férir. Leurs souverains expieront dans les plus cruels supplices, leur refus de soumission ; et les peuples vaincus seront livrés sans merci à toutes les fureurs d'une soldatesque effrénée. Terrifiées en apprenant ces barbares vengeances, les autres nations se soumettront aussitôt. La terre entière ne formera plus alors qu'un seul et vaste royaume que l'Antechrist gouvernera à son gré. Il fera rebâtir, avec une magnificence inouïe, la ville de Jérusalem et en fera le siège de son empire.

Enivré par sa gloire et ses triomphes, il ne se contentera pas de voir tout le genre humain à ses pieds, il cherchera de plus grands hommages et voudra se faire adorer comme Dieu. A cet effet, entraîné par sa fatale destinée, il fera tous ses efforts pour détruire toutes les religions et surtout la religion catholique. Et sur les débris de l'ancien culte, il reconstruira l'édifice d'un culte nouveau, dont il sera à la fois le grand prêtre et l'idole. Cette nouvelle religion aura partout ses défenseurs et ses prêtres. L'un des plus acharnés et des plus terribles, celui que Saint Jean a désigné dans les versets 11, 12, 13 du chapitre XII, par la bête aux deux cornes semblables à celles de l'agneau, sera le grand apostat. Holzauer l'appelle ainsi parce qu'il sera un des premiers à renoncer au christianisme, pour se dévouer avec fureur au culte de l'Antechrist.

Digne lieutenant de son redoutable maître, le grand apostat le surpassera, s'il est possible, en méchanceté et en corruption. Il parcourra toute la terre, faisant toutes sortes de prodiges, pour forcer tous les peuples à obéir à l'Antechrist. En ce temps-là, régnera sur le trône de St. Pierre un Pontife saint, du nom de Pierre. Frappé de douleur à la vue de ces malheurs épouvantables, et prévoyant les dangers terribles que courent les fidèles, il enverra dans toute la chrétienté de saintes exhortations, pour prémunir chacun contre les séductions de l'Antechrist, dont il dévoilera clairement la perfidie. Furieux de cette résistance ouverte et de l'influence immense du St. Père, le grand apostat entrera dans Rome à la tête d'une armée, et tuera de sa main le dernier successeur de Pierre, sur les marches même de l'autel.

Alors trois fois malheur ! ce sera pour toute la terre le règne de Satan. Rien ne sera épargné pour corrompre les quelques justes restés fidèles, ni les séductions les plus grandes, ni les plus affreuses persécutions, ni les prodiges les plus surprenants.

Partout les églises seront envahies, les sanctuaires violés, les objets du culte profanés. Les livres saints seront brûlés, la croix et tous les symboles de notre auguste religion foulés aux pieds et traînés dans la poussière. Les tableaux et les statues exposés à la vénération des fidèles seront renversés et à leur place s'élèvera la statue maudite de l'Antechrist. Et cette statue parlera, dit le prophète ; l'ange de l'abîme l'anéantira et vomira par sa bouche les plus affreux blasphèmes contre Dieu et ses saints.

Dans les villes, dans les villages, chacun sera tenu de venir adorer cette statue, et renier ses anciennes croyances. Ceux qui y consentiront recevront immédiatement un signe distinctif. On les marquera comme un vil troupeau. Les riches recevront ce signe (le caractère de la bête, dit St. Jean, chapitre XIII) sur la main, les autres sur le front.

Ceux qui se refuseront à cette honteuse apostasie, seront exhortés par les faux prêtres et les faux prophètes. Et l'on verra des hommes instruits et éloquents prêcher cette idolâtrie d'un nouveau genre, et dans un langage brillant et imagé, exalter les louanges de celui dont la statue parle et fait des miracles.

Ils promettent à tous, honneurs, plaisirs et richesses. Car l'Antechrist et ses ministres seront puissamment riches ; Satan, mettant à leur disposition tous les trésors cachés depuis le commencement du monde.

Beaucoup succomberont à ces séductions, qui seront si grandes, a dit Notre Seigneur, que si ces jours n'avaient été abrégés en faveur des élus, personne n'aurait été sauvé.

Ceux qui resteront insensibles à toutes ces tentations seront mis à mort, après avoir souffert les plus atroces que l'homme ait jamais imaginés. La science elle-même viendra en aide aux tourmentateurs pour inventer de nouveaux raffinements de cruauté. Aujourd'hui nos savants s'ingénient à trouver le moyen de rendre le corps insensible à la douleur, afin de diminuer la souffrance des opérations chirurgicales. Alors, au contraire, on cherchera tous les moyens d'exalter la sensibilité, on découvrira la puissance du système nerveux afin de découpler la douleur et l'on calculera la somme de souffrances que le corps de l'homme peut endurer sans mourir.

Pour échapper à ces cruelles tortures, les justes prendront la fuite et demanderont aux montagnes et aux forêts un asile contre la rage de leurs persécuteurs. Mais les cavernes les plus profondes, les taillis les plus sauvages ne seront point un refuge ; car jour et nuit les émissaires du tyran les parcourront en tous sens, et se livreront avec acharnement à la poursuite des fugitifs. Ceux qui donneront aide aux proscrits seront impitoyablement massacrés. Et pour ajouter encore aux horreurs, il sera défendu de vendre ou d'acheter à quiconque ne portera pas le caractère de l'Antechrist, soit sur le front, soit dans la main. Les enfants devront recevoir ce caractère en naissant, et il sera défendu de les baptiser, sous peine de mort.

Malheur, a dit Jésus-Christ, aux femmes qui seront grosses en ce temps-là.

Pour frapper les yeux de la multitude et subjugué les masses, l'Antechrist accomplira des prodiges étonnants. Il transportera les montagnes, marchera sur les eaux et s'élèvera dans les airs, tout brillant de gloire. Il fera paraître en même temps plusieurs soleils ou plongera la terre dans la plus complète obscurité. A sa voix, la foudre tombera du ciel, les

rivrières suspendront leurs cours, les murailles s'écrouleront. Devenant invisible à son gré, il se rendra d'un lieu dans un autre avec une merveilleuse rapidité et il se montrera dans plusieurs endroits à la fois. Enfin, comme nous l'avons vu, il anéantira son image et lui communiquera une partie de sa puissance. Mais tous ces prodiges ne seront, pour la plupart, que des illusions d'optique, et les résultats d'une fantasmagorie diabolique ; ce ne seront point de véritables miracles, car Satan, avec sa puissance, ne saurait changer les lois de la nature.

Néanmoins, les peuples, tous les jours fascinés par de nouvelles merveilles, seront profondément ébranlés dans leur conviction, et jusqu'aux justes eux-mêmes, tous se demanderont, avec effroi, quel est donc l'homme animé d'une aussi grande puissance !

En même temps qu'il frappera tous les esprits d'étonnement et d'admiration, l'Antechrist pour gagner tous les cœurs affichera tous les dehors de la vertu la plus austère. Pendant qu'il se livrera aux plus honteuses débauches au fond de son palais, il aura l'art de faire croire à sa tempérance et à sa chasteté. Prodiguant autour de lui l'or et l'argent, il fera de grands biens aux pauvres, et ce ne seront en tous lieux que concerts de louanges pour sa bienfaisance et sa charité.

On le verra chaque jour passer des heures entières en prières dans son temple ; en un mot, il se couvrira du manteau de l'hypocrisie, avec tant d'habileté, que même ses plus fidèles serviteurs seront persuadés de sa vertu et de sa sainteté.

Aussi presque tous les hommes se laisseront séduire et adoreront l'Antechrist.

Le Seigneur, cependant, ne laissera pas ses enfants sans défense et sans secours pendant ces temps d'épreuve ; Enoch et Elie reviendront sur la terre, pour y prêcher la parole de Dieu, soutenir le courage des fidèles, et dévoiler les impostures des faux prophètes. Pendant 1260 jours, ou 3 ans et demi, ils parcourront le monde, exhortant tous les hommes à faire pénitence et à revenir au culte de Jésus-Christ. Ils opposeront de vrais miracles aux prétendus prodiges de l'Antechrist et de ses apôtres.

6. Ils ont le pouvoir de fermer le ciel, afin qu'il ne tombe point de pluie durant le temps qu'ils prophétiseront ; et ils ont le pouvoir de changer les eaux en sang, et de frapper la terre de toutes sortes de plaies, toutes les fois qu'ils le voudront. (Apocalypse, ch. XI.)

Exaspéré de voir ses ordres méprisés, et sa puissance menacée par ces deux hommes, l'Antechrist enverra des satellites pour les mettre à mort. Mais, dit St. Jean : "Si quelqu'un veut leur nuire, il sortira de leur bouche un feu qui dévorera leurs ennemis."

Rien ne pourra arrêter le cours de leurs prédications pendant 1260 jours, et un grand nombre se convertira à leur voix.

7. Mais après qu'ils auront achevé de rendre leur témoignage, la bête qui monte de l'abîme (c'est-à-dire l'Antechrist) leur fera la guerre, les vaincra et les tuera.

Tous ses sectateurs tressailleront de joie à cette nouvelle ; ils célébreront dans des fêtes insensées, la défaite des ennemis de leur Dieu, qui étaient venus leur reprocher leurs crimes et leurs scandales, et ne leur parlaient que de pénitence et de mortification. "Ils s'enverront des présents" et partout se livreront dans des réjouissances publiques à toutes les orgies de la débauche. Le corps des deux saints prophètes restera sans sépulture pendant vingt-quatre jours et demi, exposé sur les places de la grande ville (Jérusalem) à toutes les injures d'une vile populace, "parce que ces deux prophètes auront fort tourmenté ceux qui habitaient sur la terre" (Ch. XI, V. 10).

Alors l'orgueil de l'Antechrist ne connaîtra plus de bornes. Fier de la victoire qu'il vient de remporter sur les deux prophètes qui bravaient si impunément sa puissance depuis trois ans et demi, il se fera construire un trône magnifique sur la montagne des Oliviers, et là, entouré d'une légion de démons transformés en anges de la lumière, il se fera adorer par la multitude immense qui sera réunie pour jouir de son triomphe.

Mais le 25<sup>e</sup> jour arrivé, le corps des deux prophètes, animé par le souffle de Dieu, ressuscitera, et ils monteront au ciel, tout brillants de gloire, à la vue de la foule épouvantée. Aveuglé par la colère et la honte, l'Antechrist annoncera qu'il va monter au ciel et chercher ses ennemis et les précipiter sur la terre. En effet, porté sur les ailes des démons qui l'entourent, ils s'élèveront dans les airs. Mais en ce moment le ciel s'ouvrira et le fils de l'homme apparaîtra, sur une nuée lumineuse. L'Antechrist sera précipité du ciel avec son cortège de démons, et la terre s'entrouvrant, il descendra tout vivant dans l'enfer.

13. A cette même heure il se fit un grand tremblement de terre ; la dixième partie de la ville tomba, et sept mille hommes périrent dans ce tremblement de terre ; et les deux autres étant saisis de frayeurs, rendirent gloire au Dieu du ciel. (Chap. XI.)

Alors la fin du monde sera proche. Il ne s'écoulera plus, dit Holzauer, des années, ni des mois, mais peu de jours, dernier terme donné aux hommes pour faire pénitence. Les prodiges les plus effrayants se succéderont sans relâche jusqu'à ce que le monde entier périsse dans un immense bouleversement.

Voilà ce qu'annonce Holzauer, et ceci n'est que l'explication de ce qui est contenu dans l'Apocalypse ; c'est la doctrine de tous les pères de l'Eglise, renfermée dans l'Evangile et les actes des apôtres.

Mais ce qui est plus extraordinaire et plus frappant ; Holzauer fixe l'époque à laquelle toutes ces choses arriveront.

En parlant de la bête, par laquelle il figure l'Antechrist, Saint Jean : "18. C'est ici la sagesse ; que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la bête, car son nombre est le nombre du nom d'un homme, et ce nombre est six cent soixante-six."

Pour bien comprendre ce qui va suivre, il est nécessaire de se rappeler que Saint Jean a écrit l'Apocalypse en grec ; qu'il était d'usage chez les grecs de donner une certaine valeur numérique aux lettres de l'alphabet, et qu'enfin Saint Jean désigne le tyran, sous le nom de d'antemos, qui en grec veut dire antechrist. La valeur numérique des lettres et du mot antemos fait bien 666. Comme on peut d'ailleurs s'en convaincre en additionnant la valeur numérique de chacune des lettres dont se compose ce mot.

Ce chiffre mystérieux de six cent soixante-six a servi à Holzauer pour déterminer l'époque de la vie de l'Antechrist.

Les trois 6 dont il se compose, formant un total de 18, indiquent les deux premiers chiffres de la date de la naissance de l'Antechrist et la fixent, par conséquent, après 1800. En outre, ce nombre 666 exprime un pareil nombre de mois, c'est-à-dire 55 ans et demi, qui précèdent l'année exacte que l'Antechrist naîtra et la durée de sa vie.

## L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

Le comte se dirigea vers un cordon de sonnette et l'agita d'une main indolente.

Un valet, couvert d'une livrée somptueuse, se présenta presque aussitôt sur le seuil du salon.

"Champagne ! dit M. de Sommes, apporte-moi la lettre que j'ai reçue ce matin. Elle doit être sur le bonheur-du-jour."

Le valet s'inclina, sortit et revint, après quelques instants, tenant à la main un petit plateau d'argent finement travaillé sur lequel on voyait un papier plié en forme de lettre.

Le comte le prit, fit signe au valet de sortir, et, en se tournant vers Fouché demeuré immobile :

"Votre lettre est datée du 4 juillet, dit-il, elle est signée du secrétaire du baron d'Adore et elle a été écrite à dix lieues de la ville, où est élevée Berthe. Celle-ci est datée du 8 juillet, elle est signée par l'une des deux gouvernantes de Mlle d'Horbigny et elle a été écrite dans la maison même habitée par la fille de la marquise.

— Eh bien ? demanda Fouché.

Le comte tendit la missive toute ouverte à Fouché.

"Vous y verrez, dit-il, qu'après une indisposition assez vive, Berthe a enfin recouvré la santé, qu'elle est plus jolie, plus charmante, plus adorable que jamais, et que la chère enfant ne songe qu'à faire joujou avec les belles poupées que sa mère lui a envoyées de Paris la semaine dernière. Etes-vous convaincu ?"

Fouché venait de parcourir des yeux la lettre que lui avait remise le comte. Après l'avoir examinée attentivement dans tous les sens avec une attention qui frisait de près l'insulte, il la rejeta sur le plateau que le valet avait déposé sur une table.

Puis, allant prendre son chapeau qu'il avait laissé sur un siège voisin de celui qu'il avait occupé, il s'inclina profondément devant Edouard.

"Monsieur le comte voudra-t-il bien agréer mes excuses ? Demanda-t-il d'une voix ferme.

— Comment donc, cher monsieur, répondit Edouard, mais je vous pardonne de grand cœur !

— Monsieur le comte est généreux et je lui en suis en ne peut davantage reconnaissant.

— Une autre fois, ne vous laissez plus mystifier, cher monsieur Fouché.

— J'y tâcherai, monsieur le comte.

— Vous reconnaissez donc l'avoir été cette fois ?

— Hélas ! monsieur le comte, l'évidence est là... et après le ridicule d'avoir été dupe, je n'aurai pas celui plus grand de m'obstiner à ne l'être pas... Encore une fois, que monsieur le comte pardonne à son très-humble serviteur le dérangement involontaire qu'il a pu lui causer ?

Et Fouché, qui était arrivé sur le seuil de la porte du salon, s'inclina plus profondément que la première fois et sortit à reculons.

A peine se trouva-t-il seul que le jeune seigneur, perdant aussitôt la gaieté factice qui illuminait son visage, parcourut à grands pas la pièce dans laquelle il se trouvait.

"Cet homme est réellement extraordinaire ! dit-il en s'arrêtant subitement. Jamais je n'avais rencontré jusqu'ici un pareil adversaire ! Corbleu !..."

Le comte reprit sa promenade.

"Fouché ! reprit-il en marchant plus lentement, Joseph Fouché ! Je n'avais jamais entendu dire que le Fouché de Nantes eût un fils oratorien et professeur à Juilly. Sangbleu ! il doit donner de belles leçons ! Oh ! si au lieu d'avoir cet homme contre moi, je l'avais pour moi !... Je donnerais, sans hésiter, vingt mille livres pour que cela fût !... Mais quel intérêt le guide dans cette affaire ? Voilà ce qu'il faudra que je sache."

Le comte, en parcourant le salon, était arrivé en face de la porte donnant dans son boudoir. Il l'ouvrit d'une main fébrile et pénétra dans la petite pièce.

Au centre, placée devant un magnifique fauteuil, était une petite table sur laquelle s'étaient posés papiers, plumes et encrier.

Le comte se laissa tomber dans le fauteuil, et prenant ce qu'il faut pour écrire, traça rapidement quelques lignes sur le papier parfumé.

Quand il eut achevé, il plia sa lettre, la cacheta, mit l'adresse, puis, sonnait :

"Bouton-d'Or ?" demanda-t-il au valet qui accourut.

Quelques minutes après, le petit jockey pénétrait à son tour dans la pièce.

"Monte à cheval, dit Edouard en lui tendant la lettre, entre à terre jusqu'à Paris, et porte cette lettre à l'hôtel d'Horbigny, tu la remettras à la marquise en mains propres. Envoie-moi Champagne.

— Oui, monsieur le comte, répondit Bouton-d'Or en disparaissant comme un sylphe.

— Maintenant, se dit Edouard quand il fut seul de nouveau, maintenant que mes affaires sont faites ou en bonne voie de s'accomplir, il faut songer à celles de Son Altesse."

Puis, voyant Champagne entr'ouvrir le battant :

"Habille-moi," dit le comte.

Après avoir quitté le salon du comte de Sommes, Fouché avait traversé la cour de l'hôtel d'un pas grave et régulier, et, ayant atteint l'avenue de Sceaux, il avait tourné à gauche, comme s'il se fût dirigé vers la place d'Armes.

"Cet homme est très-fort, murmura-t-il en marchant ; depuis le commencement de notre entretien, il savait où je voulais en venir, et rien dans ses paroles n'a décelé ce qu'il pensait. Il est réellement très-fort !... Il m'a battu, je le reconnais, mais aussi qui aurait pu prévoir que cette nouvelle que j'ai reçue était fautive ? Comment le baron s'est-il laissé tromper à ce point ? Dans son désir de voir sa fille hériter de plus de six millions en terres, il aura cru le premier niais qui lui a apporté, sur un faux bruit, la nouvelle de la mort de la petite Berthe. Il m'a fait faire une école avec son ridicule empressément. Maintenant, la marquise et le comte vont se tenir sur leurs gardes. Sottises sur sottises ! Il fallait attendre ! c'était plus tard qu'il fallait circonvenir l'enfant, profiter habilement de l'éloignement dans lequel la tient sa mère, gagner les gouvernantes, faire entrer la petite au couvent, ainsi que le veut la marquise qui la fait élever en conséquence, mais au lieu de lui laisser faire une donation en faveur de sa mère, la lui faire signer en faveur de sa cousine. Voilà comment l'affaire devait être menée !... Au lieu de cela, nous allons bêtement les prévenir !... C'est que ce comte est un homme d'une intelligence remarquable. La leçon ne sera pas perdue pour lui, j'en jurerais, et une fois qu'il sera l'époux de la marquise, au diable l'héritage !"

(A continuer.)



VARIÉTÉS.

Un amateur avait commandé un saint Jérôme dans une grotte; il vint chez l'artiste examiner le tableau.

—Parfait, s'écria-t-il; seulement saint Jérôme n'est pas assez dans la grotte.

L'artiste promet d'avancer son rocher, et ce travail était exécuté quand le client se représente le lendemain.

—C'est mieux, mais il n'est pas encore assez dans la grotte. Tenez, je viendrai demain avec un ami qui aime les arts.

Le lendemain il arrive avec l'ami des arts; mais pendant la nuit l'artiste avait effacé le saint Jérôme, et la toile ne représentait plus qu'un rocher avec l'entrée de la grotte.

Les deux visiteurs restent en contemplation sans souffler mot, puis ils s'en vont. Dans l'escalier l'ami dit à l'amateur:

—Vous m'avez parlé d'un saint Jérôme; je ne l'ai pas vu.

—Oh! soyez tranquille, il est dans la grotte; je l'ai vu hier.

Ceci se passait il y a quelques années. Un confrère de M. Couture rend visite à l'artiste et lui dit:

—Tu ne sais pas, Couture? Je connais un bourgeois qui voudrait bien voir ton tableau.

—Va te promener, avec ton bourgeois!

—Tant pis, mon cher, tant pis, reprend l'ami; il est homme à donner cinq cents francs pour le voir.

—Cinq cents francs!

Voilà mon Couture qui se tâte: cinq cents francs, c'est tentant; mais l'orgueil est plus fort que la cupidité.

—Qu'il garde son argent! réplique le peintre avec un geste digne de Talma.

Sur ce refus l'ami s'en va; mais, à quelques jours de là, il revient à la charge.

—Dis donc, Couture; mon bourgeois....

—Après?

—Il sacrifierait bien mille francs pour voir ton tableau.

—Diantre! mille francs!..... Eh bien, qu'il vienne, cet amateur déterminé... Comment l'appelles-tu?

—Jacques Arago.

—Comment! Arago? Mais il est aveugle!

—Justement... c'est parce qu'il est aveugle, qu'il donnerait bien mille francs pour voir ton tombeau.

Un peintre avait fait le portrait d'une comtesse hors d'âge.

Les parents de la dame s'étaient donné rendez-vous dans l'atelier pour juger l'œuvre, et chacun trouvait quelque chose à redire.

—Le nez est trop long, prétendait l'un.

—La bouche n'est pas assez gracieuse, disait l'autre.

—Le ton des chairs est trop mat, objectait celui-ci.

—Il faudrait plus d'expression dans les yeux, reprenait celui-là.

Bref, la ressemblance laissait à désirer.

—Eh bien, messieurs, dit le peintre, je vais y retoucher, et demain, si vous le voulez bien, je m'en référerai à un juge aussi naïf qu'impartial: le king-charles de madame.

En effet, le lendemain, le portrait est transporté au salon de la comtesse et placé au niveau du parquet; puis on ouvre la porte au quadrupède, qui accourt aussitôt vers la toile, la flairer et la lécher avec attendrissement.

Le portrait est dès lors déclaré parfait.

Or, l'artiste avait seulement retouché le bas de son tableau avec un morceau de lard.

Un médecin, en réputation à Paris, fut demandé un jour pour une dame fort riche, qui habitait la même maison que lui.

Le docteur se rend aussitôt chez cette duchesse;—on l'introduit dans un grand salon, et la dame lui indique, les larmes aux yeux, un affreux petit singe, emparé de dentelles et couché sur d'élégants coussins;—l'animal paraissait souffrir beaucoup.

Le docteur, profondément humilié du rôle de médecin de singe que l'on veut lui faire jouer, ne s'acquiesce pas moins consciencieusement des devoirs de sa profession.

Il tâte le poulx du singe, l'examine avec attention et reconnaît bientôt la nature de sa maladie; puis, avisant dans un coin du salon le petit-fils de la dame, gros baby bizarrement accourci, qui se vautre sur un tapis, il va vers l'enfant, l'examine aussi, lui tâte le poulx, et, revenant vers la duchesse, il lui dit d'un air grave:

—Madame, vos deux fils ont une indigestion; ils n'ont qu'à boire du thé et à faire diète!

Et, saluant profondément la dame stupéfaite, le docteur s'en alla vengé.

Un médecin de campagne allait visiter un malade au village voisin. Il prit avec lui un fusil pour chasser en chemin et se désennuyer.

Un paysan le rencontra et lui demanda où il allait.

—Voir un malade.

—Avez-vous peur de le manquer?

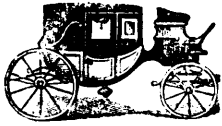
Le maréchal Lannes avait pour femme une jeune et jolie personne qui avait été vivandière, et à laquelle il s'efforça de faire oublier les mœurs du bivouac. La maréchale s'habillait avec beaucoup de goût, il y avait beaucoup de grâce et de gentillesse dans sa tournure; mais dès qu'elle ouvrait la bouche, les admirateurs étaient désenchantés.

Un jour qu'elle jouait avec l'impératrice Joséphine et l'impératrice mère, et qu'elle perdait, elle poussa tout à coup l'or qu'elle avait de vant elle, en s'écriant: "Je m'en f... tout y va!"

A l'air stupéfait des personnes qui l'environnaient et au murmure qui s'éleva, elle comprit qu'elle avait dit une sottise, et, voulant réparer le mal, elle reprit: "Je m'trompe; non, je ne m'en f... pas; mais ça va tout d'même."

On lisait sur l'enseigne d'un petit restaurant de province: RESTAURANT A L'INSTAR DE PARIS. A droite, au-dessus d'une porte, le maître de l'établissement fit ajouter ces mots: Entrée de Finstar.

MERVEILLEUX ET PARFAIT. GERVAIS et Cie. Manufacturiers de voitures de toutes espèces, ont remporté à l'Exposition Provinciale de Québec, tenue à Montréal en 1870, cinq premiers prix pour voitures d'été et d'hiver.



DÉFENSE DE PARIS. MONTRÉAL MENACÉ PAR LES GRANDS FROIDS DE L'HIVER. Afin de se défendre contre les grands froids de l'hiver qui nous menacent depuis quelques jours, laissez vos ordres pour faire monter vos Poêles, vos Tuyaux et vos Fournaises chez GEORGE YON, FERBLANTIER ET PLOMBIER, No. 241, — RUE ST. LAURENT, — No. 241. 2me porte de la rue Ste. Catherine.

J. H. WALKER, GRAVEUR SUR BOIS. NO. 13, PLACE D'ARMES, MONTREAL. Je n'emploie pas de solliciteurs.



E POITRAS, FERBLANTIER ET MARCHAND DE POELES DE TOUTES SORTES, 65, RUE ST. JOSEPH. (Vis-à-vis l'Hotel Rapin) MONTREAL.

AVIS AUX CONTRACTEURS. Des SOUMISSIONS cachetées, adressées au sous-signé, et endossées "Soumission pour Travaux dans un Port de Lac" seront reçues à ce Bureau jusqu'à JEUDI le 4 de Novembre prochain, pour améliorations aux places ci-dessous mentionnées:

AVIS AUX CONTRACTEURS. Des SOUMISSIONS cachetées, adressées au sous-signé, et endossées "Soumission pour Travaux dans un Port de Lac" seront reçues à ce Bureau jusqu'à JEUDI le 4 de Novembre prochain, pour améliorations aux places ci-dessous mentionnées: A L'ILE CHANTRY, LAC HURON, la construction d'un Brise-Glace et d'un Phare de Crib Work. A GODEKICH LAC HURON le Nettoyement et les Travaux nécessaires pour faire une nouvelle entrée du Canal dans le port et l'élargissement du Bassin intérieur. A RONDEAU, LAC ERIC, l'élargissement du Canal, le creusement d'une partie du Bassin et la construction de Jetées à l'entrée, etc.

LE MEILLEUR ASSORTIMENT DE POELES SE TROUVE AU No. 529 RUE CRAIG, Entre autres, "L'ORIENTAL" qui a fait ses preuves, Et le "STEWART" de la cuisine, pour le bois et pour charbon, qui a pris le 1er prix à l'exposition 1870. On trouvera aussi tout ce qu'il faut pour réparer les anciens poêles.

MAISON FONDÉE EN 1842. J. B. ROLLAND & FILS. LIBRAIRES-EDITEURS ET IMPORTATEURS D'ARTICLES FRANÇAIS, BELGES ET ALLEMANDS. Spécialités d'articles employés dans les maisons Religieuses, Séminaires, Lycées, Collèges, Pensions et Ecoles. Livres de Comptes et Registres fabriqués avec papier de première qualité et reliés avec solidité. CARTES A JOUER ET L'APISSERIES. Les personnes qui ne sont pas dans l'habitude d'acheter à notre librairie et par conséquent ne connaissent pas tous les avantages que nos nombreux pratiques trouvent à notre Etablissement, voudront bien consulter nos listes de prix, ou de nous faire visite avant d'aller acheter ailleurs.

F. X. BEAUCHAMP, (successeur de D. Smillie.) Manufacturier et Marchand de BIJOUX, PIERRES PRECIEUSES gardées en magasin, et taillées, polies et montées dans les derniers goûts. MONTRES et BIJOUX soigneusement et promptement réparés. No. 134, coin des rues ST. FRANCOIS-XAVIER et FORTIFICATION, presqu'en face du côté droit de la Banque du Peuple. Montréal, 4 mai 1870.

REDUCTION. GLACIERES GLACIERES C'est le bon temps de se procurer une bonne GLACIERE, A BON MARCHÉ. UNE réduction de 20 par cent sera faite à tout acheteur, une visite est respectueusement sollicitée. GEORGE YON, Ferblantier et Plombier, No. 241 RUE ST. LAURENT.

THOMAS MUSSEN, Marchand en Gros et en Détail de SOIERIES et POPELINES IRLANDAISE. GANTS D'ALEXANDRE, et autres Fabricants de renom. TAPIS ET PRELATS DE CHOIX, De Velours, Bruxelles ou Tapestry. ORNEMENTS D'EGLISES, Tentures pour Salons, Frances en Soie, etc., 257 ET 259, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL. 4 mai 1870.

NOUVEAU MAGASIN D'APOTHECAIRE, 363, RUE STE. CATHERINE, (Près de la rue Amherst.) LE Soussigné offre en vente un assortiment complet de Drogueries, produits Chimiques, Parfumeries, Huiles, Bois de Teinture, Médecines Patentées, Brayers, Eponges, Brosses à Cheveux, Brosses à Ongles, Brosses à Dents, Brosses à Barbe, Eau de Cologne, Sanguines, Savons de Toilettes, en grande variété. Aussi un assortiment de Papeteries, Journaux, Timbres-Poste, etc., etc. Toutes Prescriptions de Médecins seront remplies avec le plus grand soin. JAMES GOULDEN, Montréal, 26 mai 1870.

NOUVEAU MAGASIN D'APOTHECAIRE, 363, RUE STE. CATHERINE, (Près de la rue Amherst.) LE Soussigné offre en vente un assortiment complet de Drogueries, produits Chimiques, Parfumeries, Huiles, Bois de Teinture, Médecines Patentées, Brayers, Eponges, Brosses à Cheveux, Brosses à Ongles, Brosses à Dents, Brosses à Barbe, Eau de Cologne, Sanguines, Savons de Toilettes, en grande variété. Aussi un assortiment de Papeteries, Journaux, Timbres-Poste, etc., etc. Toutes Prescriptions de Médecins seront remplies avec le plus grand soin. JAMES GOULDEN, Montréal, 26 mai 1870.

GRANDE VENTE DE HARDWARES FAITES. 650 PARDESSUS, 400 PEA JACKETS, 1,000 PAIRES PANTALONS, 800 VESTES, 800 CHEMISES CASIMIR, 1,000 PAIRES CALEÇONS, Etc., Etc., Etc. Aussi une grande variété de Draps de Castor et Pilot, Draps Français et Anglais, Tweed et Casimir. A 20 pour cent au-dessous de la valeur ordinaire. REGIS DEZIEL, 131, Rue St Joseph, 40-6m. L. P. DUFRESNE, MARCHAND DE Montres en or et en argent. Bijouteries, etc. 88, RUE ST JOSEPH, MONTREAL. MONTRES et BIJOUTERIES REPARÉES et GRAVÉES

DÉPOT de la CÉLEBRE CHAISE HAMAC, CANAPÉ, PLIANT et FAUTEUIL, combinés EN UNE BELLE. Au Bureau du DOMINION DYE WORKS, 301, rue Notre-Dame, Montréal.

DÉPARTEMENT DES DOUANES Ottawa, 29 Octobre 1870. L'ESCOMPTE AUTORISÉ sur les ENVOIS AMÉRICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 0 pour cent. R. S. M. BOUCHETTE, Commissaire des Douanes. L'avis ci-dessus est le seul qui devra paraître dans les journaux autorisés à le publier.

BONNE NOUVELLE! OUVERTURE DE L'HOTEL DU CANADA RUE ST. GABRIEL, MONTREAL. \$1 PAR JOUR SEULEMENT. Cet Hôtel, qui vient d'être réparé et meublé à neuf, offre tous les avantages possibles aux marchands et en général à tous ceux qui visitent Montréal. On y trouve tout le confort désirable, et le service se fait avec une extrême régularité et sur un haut pied. Cet hôtel a été ouvert jeudi, le 6 mai, par M. G. B. Ware propriétaire, et F. X. Fortin gérant, et ces Messieurs sollicitent respectueusement une visite pour s'assurer des avantages que l'on offre pour la modique somme d'une piastre par jour. M. Fortin est canadien, et ses capacités comme hôtelier sont généralement connues. Pension sans chambres à des prix très modérés. 20c

LEGGO & Cie., LEGGOTYPISTES, ELECTROTYPYPISTES, STEREOTYPYPISTES, GRAVEURS, CHROMO ET PHOTO-LITHOGRAPHES, PHOTOGRAPHES ET IMPRIMEURS. Bureau: No. 1, Côte de la Place d'Armes, MONTREAL. Ateliers: No. 319, Rue St. Antoine.

"The Canadian Illustrated News" Journal Hebdomadaire De Chronique, Littérature, Science et Art, Agriculture et Mécanique, Modes et Amusements, Publié tous les Samedis à Montréal, Canada. Par GEORGE E. DESBARATS. SOUSCRIPTION D'AVANCE..... \$4.00 par an. PAR NUMERO..... 10 Centimes.

CLUBS. Chaque Club de cinq souscripteurs qui nous enverra \$20, aura droit à six copies pour l'année. Les abonnés de Montréal recevront leur journal à domicile. Le port des numéros envoyés par la Poste sera payé par l'Éditeur. Les remises d'argent par un mandat de Poste ou par lettre enregistrée, seront aux risques de l'Éditeur. On recevra des annonces, en petit nombre, au taux de 15 centins la ligne, payable d'avance. AGENCE GENERALE: 1-COTE DE LA PLACE D'ARMES-1 BUREAU DE PUBLICATION ET ATELIERS: 319-RUE ST. ANTOINE-319

"L'Opinion Publique" JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE Publié tous les Jedis à Montréal, Canada, Par GEORGE E. DESBARATS & Cie. ABONNEMENT.....\$2.50 par année Aux Etats-Unis..... 3.00 Par numéro..... 5 Centins Envoi par lettres enregistrées ou par ordres sur le Bureau de Poste au risque des propriétaires du journal. ANNONCES.....10 Centins la ligne 1re fois 2me " &c. 5 Centins " &c. Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront considérés comme abonnés. On ne recevra pas d'abonnements pour moins de six mois.

FRAIS DE POSTE-ATTENTION! Les frais de poste sur les Publications hebdomadaires ne sont que de 5 centins par trois mois, payables d'avance au bureau de poste de l'abonné. Le manque d'attention à ce détail, entraînerait une dépense de 2 centins qu'il faudrait payer sur chaque numéro. Les journaux qui voudront bien échanger avec nous, ainsi que toutes lettres se rapportant à la rédaction, devront être adressés à l'Opinion Publique au aux Rédacteurs, No. 1 Côte de la Place d'Armes, Montréal. Toute lettre d'affaires devra être adressée à George E. Desbarats, seul chargé de l'administration du journal. Imprimé et publié par G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.